

Quatre leçons sur la géographie

Richard d'Angio

Le 15 mars 2000

Professeur de géographie

Académie d'AIX-MARSEILLE

"*Dix-huit leçons sur la société industrielle*", Raymond Aron, Gallimard, Paris, 1962.
Je ne prétends évidemment pas jouer dans la même catégorie.

L'objectif premier de ce propos s'inscrit dans l'objectif général de la journée : "**rendre amoureux de la géographie même un historien !**"

En personnalisant je dirais : vous faire partager le plaisir que je continue d'éprouver lorsque je fais de la géographie ou lorsque je l'enseigne, ce qui n'est pas exactement la même chose on en conviendra.

L'autre objectif, c'est de réaliser une opération de **restabilisation** face à une discipline apparemment disloquée, autant par des divisions sérieuses que par des querelles de chapelles, situation qui nourrit du découragement et de l'esprit d'abandon.

La géographie paraît en effet **divisée**. Ainsi que le faisait remarquer une publication syndicale récente : Enseignement de la géographie : un objet à définir. La géographie scolaire est **emplit d'hésitations et d'oscillations** entre une géographie "en tiroirs", qui traite de questions juxtaposées (étude de la population (démographie), milieu (géographie physique), activités agricoles, industrielles é (économie)) sans qu'une problématique générale les unifie, et une géographie davantage intégratrice traitant de problématiques plus géographiques (organisation et dynamiques de l'espace, aménagement du territoire). En outre on étudiera autant les flux que les paysages, la démographie que les territoires. Qu'est-ce alors que la géographie pour les élèves, si une démarche ne peut se construire avec une certaine cohérence, si elle n'est pas repérable ?"

Quoi de commun alors entre les quatre problématiques accrochées à leurs objets spécifiques, ou si l'on préfère entre les quatre démarches examinées cet après-midi, et que sont :

L'homme et le milieu, le paysage, l'organisation de l'espace, le territoire ?

Et encore ai-je laissé tomber **la région**, autre terme figurant généralement au palmarès des grands concepts de la géographie, en particulier de la géographie française.

Y-t-il là quatre manières irréductibles les unes aux autres d'envisager la géographie, ou bien ces quatre entrées sont-elles complémentaires ?

La première s'inscrit dans la tradition "naturaliste" de l'école géographique vidalienne, la troisième relève d'un paradigme topo-économique, la quatrième d'une grille de lecture plutôt socio-politique. Quant au paysage c'est selon, il a été longtemps annexé à la géographie "naturaliste", il est aujourd'hui plutôt envisagé sous les angles psycho-cognitifs et socio-culturels et nous verrons alors qu'on peut le rapprocher du territoire et à la limite en faire l'expression esthétisée, "artialisée", comme l'a dit le philosophe spécialiste d'esthétique Alain Roger, du territoire à l'échelle locale. Ces géographies semblent *a priori* mal conciliables.

Pourtant mon choix, pour nous professeur de collèges et lycées, est qu'on a intérêt à les tenir pour non-antagonistes, car elles sont comme quatre entrées pour une seule et même quête, **les relations des sociétés à leur(s) espace(s)**. Ce faisant je ne prends pas parti pour une épistémologie plutôt qu'une autre, je n'ai pas compétence, et au niveau de la recherche spécialisée elles ne sont peut-être pas compatibles ; mais les professeurs de

collèges et lycées n'ont pas les mêmes problèmes existentiels que les universitaires. Le professeur qui est appelé à enseigner de la sixième à la terminale une matière qui, pour les élèves, se nomme de bout en bout **géographie**, doit chercher une harmonie entre les diverses partitions qu'ont lui fait jouer, il n'a pas intérêt à cultiver la cacophonie. Les IO ne l'aident guère cependant, et le programme de seconde, à soi seul, suffirait à montrer que les textes se sont efforcés de donner des gages aux principaux lobbies qui revendiquent pour la géographie qu'ils pratiquent une préséance, sinon une exclusivité. (On se reportera ici aux programmes actuels de seconde).

Ma thèse de la complémentarité et mon invitation à se rallier à **un effort d'intégration de ces démarches géographiques apparemment opposées** ne vont-ils pas alors me rendre complice de ce refus de choisir et de ce consensus mou qui plongent la géographie scolaire dans l'anomie ? En général, à agir ainsi, on ne satisfait aucun camp et on s'aliène les foudres de tous, ce n'est donc pas par confort d',me que je me range à cette position. Outre que je suis un être de concession, hum hum !... je crois surtout que si les conflits de paradigmes (grilles de lecture, lunettes théoriques) sont irréductibles, il faut alors aussi enseigner les paradigmes. Après tout nos collègues économistes ont inclus de longue date dans leur enseignement, sans frilosité ni tabou, les lectures diverses que les marxistes et radicaux, keynésiens, libéraux et autres hétérodoxes, font de la crise, de la croissance, du développement ou de la mondialisation. En histoire d'ailleurs l'historiographie a été, à certaines époques et pour certains programmes, officiellement convoquée par les IO, pensons à la Révolution française dont on demandait de présenter la diversité des interprétations. Signalons au passage que de ce point de vue nous avons régressé.

Mais il est vrai que dans le couple histoire-géographie, le statut de la géographie est celui de **la discipline qui a "les pieds sur terre"** et par là un peu "bonasse", les grands problèmes du destin de l'humanité étant pris à bras le corps par l'histoire à qui revient l'analyse, la réflexion approfondie sur la chose humaine, le débat, voire la polémique et la spéculation intellectuelle ; il est symptomatique que l'on ne parle généralement pas de "questions chaudes" en géographie.

On doit ici rendre hommage à Brunet autant qu'à Lacoste, les frères ennemis de la géographie, d'avoir chacun à sa manière, et après d'autres tels qu'Alain Reynaud ou le grand Pierre George, tenté de sortir la géographie de sa "bonasserie". On pourrait ici faire une liste plus complète des auteurs dont les écrits n'ont rien de bonasse, voyez les travaux J-P Ferrier qui s'est exprimé ce matin ou de Jacques Lévy.

Mais c'est pourtant en tournant délibérément le dos à "l'aventure philosophique", selon l'expression de Maurice Le Lannou, que la géographie française a cultivé sa différence, afin de faire oublier qu'historiquement elle est une discipline universitaire longtemps sous la tutelle de l'histoire et ne s'émancipant, à la fin du siècle dernier, qu'au prix d'un prodigieux effort, accompli par Vidal, de sectionnement du cordon ombilical la reliant à sa discipline mère. Qu'opposer de mieux à ces historiens pétris d'humanités, ces érudits maniant avec dextérité le grec et le latin au minimum, hommes de cabinet, de manuscrits et d'archives, sinon **la nature, les paysages, le terrain et sa robuste rusticité** ? Le postulat naturaliste de la géographie, qui naît alors sur le mode de la rupture, n'y est pas étranger. Les maîtres du secondaire ont fréquemment perpétué cette division du travail entre l'histoire et la géographie : à l'une il revient de **penser** l'humanité à l'autre de **observer** au présent dans ses manifestations concrètes. "*Les géographes ne pourraient-ils, sans sacrifier leurs beaux modèles, dire de nouveau comment vivent et habitent les hommes et les aider ainsi à vivre et à habiter de nouveaux territoires ?*" [Dominique Borne "*Questions d'un historien aux géographes*" in *Les nouveaux espaces ruraux*, Sciences Humaines Hors-Série N°4, Fév.Mars 1994]. Le reproche, dans cette interpellation de l'historien, est bien que les géographes ont trahi leur mission en perdant le sens du concret au profit de leurs "beaux modèles", égratignés au passage. Pourtant sans soumission excessive je ne trouve pas l'objectif indigne de la géographie, à condition qu'on ne reste pas trop superficiel à propos de "vivre" et "habiter".

D'une certaine manière à travers les quatre prismes que sont "hommes et milieux", "paysages", "organisations spatiales", même "modélisées", et "territoires", nous voulons toujours savoir comment vivent et habitent les hommes ? On pourrait se contenter de vivre

d'ailleurs, car vivre inclut habiter, ou d'habiter, dans la mesure ou habiter quelque part, c'est vivre quelque part, c'est donc y travailler, y produire, y consommer, s'y déplacer, y créer, y agir d'une façon générale, y exister finalement ; soit y rire, y pleurer, y aimer... y mourir... Il est donc temps de voir comment les humains habitent cette planète terre.

1. LA PROBLÉMATIQUE DE "L'HOMME ET LE MILIEU"

À plusieurs reprises dans notre enseignement de la géographie nous avons à rendre compte de la présence différentielle des hommes sur la planète. La leçon faussement bonasse à cet égard est "La répartition des hommes sur la terre". Leçon piègeante par excellence en réalité.

Rappelons qu'en 6^e dans le I du programme : "LES GRANDS REP"RES GÉOGRAPHIQUES DU MONDE" (15-18 heures), le I.1 est consacré à "la répartition de la population mondiale" (7 à 8 heures) avec ce commentaire en marge : "**les élèves découvrent la complexité des rapports entre la densité de la population d'une part, la richesse et la pauvreté d'autre part.**" [commentaire ambigu qui en dit trop ou pas assez ; mais le prof. comprend que les régions de fortes densité dans le monde sont aussi bien des régions riches, les plus riches mêmes, que des régions pauvres ; de même pour les régions faiblement peuplées.]

En seconde, le I du programme s'intitule : "**La Terre, planète des hommes**" (8 à 10 heures) avec un I.1 "Les populations du monde et leur dynamique démographique" et un I.2 "Le fait urbain dans le monde". Le commentaire général pour toute cette première partie du programme est le suivant : "**L'objet de cette partie est l'analyse de la répartition spatiale des populations.**"

L'objectif de cette première partie de mon propos est de déjouer, si possible, les principaux pièges de ces leçons et d'introduire les notions suivantes :

L'homme, le milieu naturel, le milieu géographique, surpeuplement et sous-peuplement, inertie géographique, relations verticales et relations horizontales entre les sociétés et les ressources de la Terre, domination, impérialisme, géopolitique.

1.1 L'HOMME ET LE MILIEU EST UNE FORMULE DOUBLEMENT CONTESTABLE.

L'homme au singulier, comme une espèce zoologique aux besoins biologiques intemporels et universels, comme un sujet homogène face aux contraintes de la nature qui deviennent à leur tour universelles et intemporelles réduisant les rapports homme-nature à un ensemble de liaisons univoques et nécessaires, ne convient pas. "Les hommes n'ont jamais affronté un à un la nature" rappelait Maurice Godelier. Ce sont des êtres collectifs, des groupes restreints aux nations, ce qu'on nomme des sociétés qui aménagent les milieux pour vivre se reproduire et le cas échéant se développer. L'individu n'a pas de descendance, aucune géographie durable ne peut en découler. Et les géographies sont des oeuvres du temps long. Ainsi la technique est un bien collectif, puisqu'après s'être inventée, elle se communique, se perfectionne, se transmet.

Ne soyons pas trop formaliste par homme on entend bien l'homme en société. Acceptons donc toujours "l'homme" comme un raccourci de "les hommes en société". Plus loin il nous faudra encore récuser ce singulier.

Le milieu ? Sans adjectif, **le milieu** dans la littérature géographique courante c'est en fait le milieu naturel, ce qu'on a eu tendance depuis une trentaine d'années à appeler l'écosystème, depuis le système-Terre jusqu'aux écosystèmes les moins étendus et susceptibles d'intéresser encore les géographes comme un étang, une section de versant, c'est le niveau de la station ou du géon, (on peut même descendre jusqu'au micro-système avec des fragments d'espaces de l'ordre de 10mx10m) dans le Tableau des ordres taxonomiques et chorologiques des composants des milieux naturels proposé par J-F. Richard (voir dans le Pinchemel, la face de la Terre, p233 dans la 2^e édition de 1992) ; vous trouveriez aussi bien dans le "Géographie physique" de Pierre Pech et Yves

Regnauld, au PUF, Coll. Premier Cycle, 1^{er} édition de mai 1992, p. 12, une Hiérarchie des différents niveaux des géosystèmes.

Mais on parle aussi depuis Albert Demangeon au moins de **Milieu géographique** .

"L'expression de milieu géographique est plus compréhensive que celle de milieu physique; elle embrasse non seulement les influences naturelles qui peuvent s'exercer, mais encore une influence qui contribue à former le milieu géographique, l'environnement tout entier, l'influence de l'homme lui-même [..] Ainsi les oeuvres humaines issues de tout le passé de l'humanité contribuent elles-mêmes à constituer le milieu, l'environnement, le milieu géographique qui conditionne la vie des peuples" (Demangeon, 1942, p. 28-29).

Dans cet usage ancien, il est intéressant de souligner l'équivalence établie entre "environnement" et "milieu géographique". Olivier Dollfus (1970) écrit et précise :

"Dans l'analyse des relations entre l'homme et le milieu il est indispensable d'étudier le rôle extrêmement complexe que joue le milieu créé et secrété par les sociétés sur les sociétés elles-mêmes et les individus qui les composent. L'environnement de l'homme pour de nombreuses collectivités est de moins en moins naturel. La géographie ne délaisse pas l'étude de ces interactions entre l'homme et son oeuvre" [L'Espace géographique, PUF, 1970 (P. 48)]

Ce qui suit à présent s'inspire très directement d'un livre qui n'a pas eu un succès de librairie extraordinaire et qui s'intitule "L'Espace humain, une invitation à la géographie", paru au Seuil, dans la collection "Science ouverte" en mai 1996 et écrit par Jean Pierre Allix, un professeur de Kh.gne à la retraite (né en 1927, 73 ans). Ce livre est très stimulant, il débute par une série de dix affirmations que l'auteur se propose de vérifier. En voici quelques unes : "Le milieu naturel tempéré est favorable à l'homme" (c'est la première affirmation du bouquin) ou encore "Tel pays est peuplé parce qu'il est fertile" (c'est la 3^{er} affirmation) ou celle-ci encore "Les pays tropicaux sont pauvres parce que le climat chaud et pluvieux étant oppressant, les habitants sont plutôt apathiques et répugnent à l'effort." (4^{er} affirmation). On est bien dans la question l'homme et le milieu. Je me suis arrêté à la deuxième affirmation.

DEUXIEME AFFIRMATION : Chaque milieu naturel de la planète possède un certain "potentiel nourricier" pour les hommes, allant du plus faible (hyper-déserts, glaciers continentaux, très haute montagne) au plus fort (grandes vallées fertiles de basse altitude).

1.2 LE POTENTIEL NOURRICIER DES MILIEUX

Avertissement :

Dans les passages qui suivent, le texte de J.P Allix est largement repris, mais certaines remarques, commentaires ou prolongements relèvent de ma prose personnelle. Je n'ai pas toujours pris le temps de distinguer, par un artifice typographique quelconque (des guillemets ou une mise en italique), ce qui appartient à cet auteur - l'essentiel - de ce qui m'appartient. Ceux qui ont lu, ou liront, le livre J.P Allix auront soin de rendre à César ce qui revient à César... quant aux règles relatives au copyright... aïe, aïe, aïe... vaut mieux pas y songer.

1.2.1 Position du problème

A première vue, l'affirmation semble correcte. On admet généralement qu'existent, en ce monde, des terres plus ou moins habitables et que l'"**habitabilité**" dépend des aptitudes nourricières. C'est pourquoi le mot désert possède un double sens : le désert climatique (marqué par la pénurie d'eau) est aussi un désert humain. La raison en est dit-on - avec une apparence de logique - qu'il n'est pas cultivable et que son aptitude nourricière est donc proche de zéro.

Dérivent de ces idées de **potentiel nourricier** et d'**habitabilité**, et s'il est réellement possible de calculer le potentiel nourricier d'un milieu en tenant compte des aptitudes naturelles, les notions d'**espace peuplable**, de **population-limite**, ou de **surpeuplement** ou de **densité humaine maximale tolérée** ; on arrive à un chiffre : en première approximation, il semble tomber sous le sens que le chiffre est bas dans un milieu pauvre,

comme la steppe semi-désertique ou la toundra, qu'il est pratiquement nul au milieu du désert et qu'il est élevé dans les plaines de climat océanique.

D'où l'idée séduisante de diviser la planète en un certain nombre de secteurs homogènes, affectés chacun d'un "**indice de peuplabilité**", et de répondre ainsi à la question régionale : **tel secteur est-il en deçà ou au-delà du chiffre-limite ?** Cela fait, et en disposant toutes les réponses sur un tableau général, on peut espérer répondre à la fameuse question : la terre, dans son ensemble, est-elle surpeuplée ou en passe de l'être ?

La géographie physique, ayant vocation de décrire les tenants et les aboutissants des milieux naturels, apparaît comme le lieu où figurent les données nécessaires au calcul.

La densité de population tombe comme un verdict, cette densité est la densité méritée. La démarche géographique ultra-dominante consiste à partir de ce résultat, tenu pour révélateur, voire optimal.

Voyons tout de suite ce que disent Ph. et G. Pinchemel à ce propos :

Document 2 : Extraits de "Pinchemel (Philippe et Geneviève), *La face de la terre. éléments de géographie*, U, Armand Colin, 2^e édition, 1992. p. 46

"3.3. Les densités de population

L'analyse géographique de la population, quelle que soit l'optique retenue, passe par une mise en relation de la population avec la surface de la Terre par simple localisation ou par un rapport calculé. Le concept de densité de population est de ce point de vue fondamental :

*"[L'étude] de la densité de population entraîne tous les engrenages de l'explication géographique : pourquoi tant d'hommes sur telle surface ? Quelles sont **les techniques de production et d'encadrement qui justifient cette densité** ? Les conditions naturelles sont-elles en accord avec la présence d'une telle quantité d'hommes sur une certaine surface ? Il est d'ailleurs non moins éclairant de mettre en valeur les **désaccords avec les conditions naturelles**." Pierre Gourou, *Pour une géographie humaine*, Paris, Flammarion, 1973 p. 153.*

*La densité est une indication **des capacités "géographiques" d'une population**. Elle sert à définir **des notions, toujours très relatives** et discutables, de sous-peuplement, de surpeuplement.*

En effet, à y regarder de près, les choses ne se présentent pas de façon simple.

Ainsi que le suggèrent ces passages (densité justifiée par *les techniques de production et d'encadrement et les conditions naturelles* pour Gourou, par *les capacités géographiques d'une population* pour Pinchemel), **commençons donc par dire que le "potentiel nourricier" d'une région ne peut se mesurer en se fondant uniquement sur les données de la nature. Les données sociales sont indispensables au calcul, et cette première complication est loin d'être une simple nuance.**

Afin d'y voir plus clair, J.P. Allix propose d'examiner à la loupe une certaine région, de mettre à plat ce dont elle se compose et de voir si, oui ou non, il est possible de répondre à la question : combien cet espace peut-il contenir d'hommes ? *La région a un nom. Ne l'écrivons pas tout de suite. Le lecteur devinera. J'ai choisi intentionnellement ce qui, à première vue, peut passer pour assez pauvre : un semi-désert chaud.* (J.P. Allix p. 38).

1.2.2 L'exemple

Description rapide d'une région qu'on nommera plus tard : Imaginez un golfe marin de belle apparence : 800 kilomètres sur 200, traversé par le 26^e parallèle et touchant au 30^e, séparé du reste des océans par un détroit large de 55 kilomètres. Les régions qui nous intéressent sont celles qui entourent cette sorte de mer intérieure.

Montagnes au Nord (jusqu'à 2000 mètres d'altitude). Montagnes également à l'Est, plus hautes encore (3 000 mètres), mais assez limitées dans l'espace. Ailleurs, des bas plateaux et des plaines immenses. Le tout - plaines et montagnes - écrasé par le soleil. *Montagnes décharnées, ravinées, de couleur fauve, fantomatiquement drapées par la brume de poussière. Plaines où vibre l'air surchauffé.* Tiens ! au passage voici du paysage et nettement comme un objet esthétique.

Les hivers sont presque inexistants : 15 ou 17 degrés, en moyenne, pour le mois le moins chaud, avec toutefois des possibilités de gel, mais c'est rare.

Les étés sont des fournaises : 26 à 34 degrés, en moyenne, pour le mois le plus chaud.
Des précipitations indigentes : 100, 200 millimètres de pluie par an. L'évaporation est puissante. L'été est toujours sec, sauf à l'Est où l'air est moite et collant, avec quelques possibilités de pluie en juillet et en août. Néanmoins, le peu qui tombe du ciel marque une préférence pour janvier et février et donne parfois le spectacle incongru de l'inondation dans le désert : nappes d'eau en mouvement, pistes coupées, coulées boueuses, véhicules tout-terrain retournés par le flot, abandonnés les roues en l'air. Supposez qu'un général soit dans le cas de soutenir une guerre en ce pays. Il faudrait que son état-major intègre au plan stratégique le risque de voir l'armée blindée paralysée pendant quelques jours.

La végétation n'en impose pas par son abondance : des steppes* herbacées ou buissonnantes. Et de grandes étendues caillouteuses ou sableuses où le vent fait son oeuvre. Les sols* sont minces, sauf à la périphérie des cônes de déjections*. Les nappes souterraines sont assez bien garnies : c'est un héritage du Quaternaire*.

Des rivages, tantôt marécageux (de part et d'autre d'un grand fleuve venu d'ailleurs, sur les rives duquel s'étale le labyrinthe des chenaux et des fourrés que hantent pélicans et cigognes), tantôt rocheux.

Quel est le "Potentiel nourricier" d'une telle région ? Interrogation typique pour fonctionnaire de la FAO (*Food and Agriculture Organization*). La question revient à **combien d'hommes par unité de surface ?**

La question ne comporte aucune réponse s'il n'est pas indiqué d'abord de quels hommes il est question. Voilà en quoi ce commentaire se rattache au précédent. **Encore une fois, le singulier : "l'homme", si honorable soit-il, est presque inutilisable. La question : Quel homme ? doit être posée. Faisons comme s'il s'agissait d'un cas d'école et évoquons plusieurs possibilités.**

Première possibilité : l'homme prédateur

Supposons que l'espace soit peuplé de gens qui vivent de chasse, de pêche et de cueillette et qui ne transforment pas le milieu naturel, se bornant à y prélever leur subsistance, d'où leur nom de prédateurs. Combien sont-ils ?

Ils sont assurément fort peu nombreux, car le volume des ressources brutes offertes par la nature est des plus médiocres, en ces espaces semi-arides. Le gibier est vite épuisé, les baies et les racines également. Les chasseurs-cueilleurs sont contraints de se déplacer sur de grands espaces.

Les densités humaines sont vraisemblablement de un homme, en moyenne, pour 20 ou 40 kilomètres carrés. (Dire la même chose en parlant de densités humaines de 0,05 ou 0,025 serait mathématiquement exact, mais un peu bizarre.) Il ne faut pas prendre l'expression au pied de la lettre et s'imaginer qu'il y a effectivement un homme tous les 20 ou 40 kilomètres carrés. Le mode de subsistance des prédateurs n'est pas "individuel" : c'est par petits groupes que vivent ces gens. Si le groupe est trop petit, la fréquence des unions consanguines peut conduire à la dégénérescence et, s'il est trop grand, le groupe risque de mourir de faim par surabondance des bouches à nourrir. Entre ce plancher et ce plafond, nous trouvons des chiffres de l'ordre de 30 personnes : petites collectivités mobiles qui ont donc besoin de 600 ou 1 200 kilomètres carrés pour survivre.

Inutile d'ajouter qu'il n'y a ni campagne ni ville. Dans cette hypothèse, le "potentiel nourricier" de l'espace est particulièrement faible.

Mais voici une deuxième possibilité : l'agriculteur-éleveur qui en est à ses premières expériences. L'espace est *a priori* le même, mais on suppose que les hommes sont différents. Ils ont réussi à domestiquer certaines espèces animales. Ils ont opéré une sélection au sein du monde vivant et créé à leur profit des chaînes alimentaires* qui ne sont plus totalement naturelles. La chèvre n'est plus le gibier qu'on poursuit, au bonheur de la chasse, mais le bétail qu'on protège, qu'on fait se reproduire et dont on utilise le lait, la viande et la peau. On a opéré de même dans le monde végétal. Sur les plaines les moins arides, celles qui touchent à la base des montagnes, on a eu l'idée de sélectionner les graines de quelques graminées sauvages, de les semer, de leur assurer une position d'exclusivité en éliminant les "mauvaises herbes" (concept inconnu de la nature et qui fait alors une entrée mémorable) et de travailler le sol avec des outils de pierre qui, plus tard, deviendront de bronze, puis de fer. Dès lors, le milieu n'est plus tel que la nature l'a donné.

Plus exactement, la donne est apparemment la même, mais les hommes jouent le jeu autrement. La donne n'est en fait pas la même en fait, nous y reviendrons.

D'étranges objets font leur apparition : la maison primitive, le champ, l'enclos.

Si j'anticipe sur le thème suivant "le paysage", je devrais dire le paysage se peuple d'objets nouveaux.

L'espace est valorisé dans la mesure où son pouvoir nourricier est plus grand que dans l'hypothèse précédente. Les densités humaines peuvent maintenant atteindre 2 à 5 personnes, en moyenne, au kilomètre carré. Le terrain est coupé en deux catégories : d'une part la nature laissée en l'état, d'autre part l'espace recomposé (aménagé) : cultures, pâturages, sentiers, enclos et habitat. Les densités de 2 à 5 sont à comptabiliser par rapport à ce deuxième type d'espace. La ville n'est pas encore apparue (de quoi vivrait-elle ?). Le village est déjà présent.

TABLEAU 1

Types d'économie	Techniques "nourricières"	Paysages et organisation de l'espace	Densités
L'homme prédateur (groupes de 30 à 40 individus)	Chasse-pêche-cueillette	Milieu naturel mentalement "approprié" mais peu transformé physiquement.	1h/30 km ² (20 à 40)
Agriculteur-éleveur (villages de plusieurs dizaines de sédentaires, voire plusieurs centaines)	Animaux domestiqués, plantes sélectionnées et cultivées	Maisons, village, champs, pâturages, sentiers, enclos. Fonctionnalisation et dualité de l'espace : espace "naturel", espace aménagé.	2 à 5 hs/km ²
La culture intensive et la ville	Agriculture intensive irriguée Artisanat en ville, commerce et administration	Le paysage multiplie les facettes : en plus des éléments précédents, palmeraies et jardins, ville avec portes et murs.	10 à 50 hs/km ²

Troisième cas possible : la culture intensive et la ville

L'eau est rare dans la région qui nous occupe, mais elle existe et le tout est de savoir l'utiliser au maximum.

Supposons que les hommes aient trouvé des moyens ingénieux pour mobiliser les ressources hydrauliques et que, grâce à l'irrigation, ils aient inventé l'agriculture intensive. C'est une question de civilisation. Un pas immense a été franchi par rapport à l'hypothèse précédente. Reprenons la métaphore : *la nature a distribué les cartes de la même façon qu'avant*, dit J.P Allix que je ne suis pas entièrement dans cette affirmation, *mais les hommes jouent un jeu infiniment plus sophistiqué*. Du coup, les capacités nourricières de l'espace ont encore sensiblement augmenté. Nous avons désormais des densités humaines de 10 à 50 au kilomètre carré. Une agriculture plus efficace, plus nourricière, donnant éventuellement des surplus, permettant, par conséquent, la subsistance des agriculteurs et aussi des non-agriculteurs : les conditions sont réunies pour qu'apparaisse la ville. **Le paysage multiplie les facettes** : nature encore intacte, pâturage, enclos, champ, village, aire à battre, palmeraie qui ombrage les jardins bruissant d'eau, ville... Organisation plus complexe de l'espace, société plus diversifiée, "peuplabilité" plus grande. Les trois cas possibles furent des cas réels.

Les régions dont on parle sont les pays bordiers du golfe Persique - le lecteur l'avait deviné - Ils sont effectivement passés par les différents stades que nous venons de présenter comme des hypothèses d'école (voir TABLEAU 1) [J.P Allix]

1.2.3 Commentaires et prolongements

1 - Commençons par affirmer, en citant Fernand Braudel, que : "*Les civilisations sont des espaces*" et tâchons d'en vérifier la validité.

On n'a dit ni comment ni pourquoi les hommes étaient passés de la chasse à l'agriculture, puis à l'agriculture intensive et à la ville. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans ce qui serait ici une digression. D'autant moins que les mutations technologiques anciennes posent toujours à l'historien de redoutables problèmes et que regarder au microscope de telles questions, qui reviennent à l'historien, nous détournerait du principal, qui est ceci : le "potentiel nourricier" de l'espace dépend, non pas d'un seul ensemble de paramètres, comme l'affirmation le suggérait à tort, mais de la combinaison de deux ensembles : les données naturelles, d'une part, l'époque technologique ou, plus généralement, **la civilisation**, d'autre part. **Dans une nature donnée, ce potentiel varie de façon fantastique selon l'angle d'attaque adopté par les collectivités humaines.**

Angles d'attaque plus ou moins efficaces. À ne considérer que l'aptitude au peuplement, l'agriculture intensive est plus efficace que la chasse. **Et, à efficacité équivalente, angles d'attaque variables selon les civilisations.** Ainsi **Le système chinois laisse la montagne de côté, alors que le système européen traditionnel lui accorde une grande importance.** Ce contraste nous montre qu'une civilisation peut différer d'une autre par la nature des choix effectués dans l'éventail proposé par la nature.

Mais tous les cas précédents ont quelque chose en commun : **la population trouve sur place sa subsistance. Espace nourricier et espace peuplé coïncident à peu près,** le second dépendant, pour une part, du premier. Le concept de terre nourricière conserve toute sa valeur. Ce fut d'ailleurs, jusqu'à la Révolution industrielle au moins, le statut géographique d'une écrasante majorité de l'humanité, une humanité de ruraux et d'agriculteurs vivant sur et de leur "milieu géographique", de leurs terroirs assemblés en finages.

Insistons sur ces idées, quitte à les nuancer plus loin. **Une civilisation est - entre autres choses - un espace et, dans cet espace, un ensemble de choix.** Une civilisation a besoin d'une assise territoriale, d'un lieu fourni par la nature et transformé par l'action humaine. Mais contrairement aux conceptions du XVIIIe siècle (Montesquieu et sa "Théorie des climats"), l'une n'est pas l'esclave de l'autre : la nature ne détermine pas la civilisation. S'il en était autrement, l'histoire du golfe Persique serait incompréhensible.

Les deux entrées : nature et oeuvre humaine, ont leur importance. Les deux peuvent s'étudier séparément. L'une et l'autre (hélas parfois !) ont leurs cohortes de spécialistes. Les combinaisons complexes de l'une avec l'autre donnent une des clefs de ce qu'on appelle les explications géographiques. Une des clefs... Il y en a d'autres.

2 - Revenons aux concepts de potentiel nourricier et de population-limite. Il est désormais clair que le potentiel nourricier ne dépend pas de la seule nature.

Qu'en est-il de la population-limite ? Y a-t-il des seuils ? Peut-on affirmer, à la lumière de ce qui précède, qu'il existe, non pas un seuil (comme on croyait), mais plusieurs, au-delà desquels commence la surpopulation ? Un seuil pour l'ge de pierre, un autre, plus élevé, pour l'ge agricole, un troisième, plus élevé encore, pour l'agriculture intensive accompagnée de villes ?

L'idée n'est ni absurde ni entièrement fausse. Les ordres de grandeur cités plus haut : 0,5 dans un cas, 5 dans le second et 50 dans le troisième, sont plausibles.

Changeons de latitude, l'idée reste la même. Quand, dans une même nature tropicale, on dit que la culture extensive sur brûlis*, de type africain, tolère des densités kilométriques de 5 ou 6 et que la rizière de type asiatique (beaucoup plus efficace) tolère des densités (rurales) de 100 ou 200, on ne s'éloigne pas de la vérité.

3 - L'idée de seuil (ou de population-limite) doit être prise au sérieux. Sans pour autant que la chose soit considérée comme une frontière absolue dont le franchissement est aussitôt sanctionné par le surpeuplement. Une certaine souplesse est de rigueur, pour les trois raisons que voici :

1. Les mutations d'un système à l'autre sont possibles.

2. Les espaces sont ouverts.

3. La mondialisation de l'économie intervient dans le raisonnement à la façon d'une boule dans un jeu de quilles, en rendant caduques toutes les considérations précédentes.

Mais on doit également tenir compte également d'un principe qui s'érige en un 4^e facteur explicatif, l'inertie géographique, qui s'énonce ainsi: les populations ont tendance à être nombreuses là où elles ont déjà été nombreuses.

Ainsi la carte des grands foyers de peuplement actuel en fait ressortir trois principaux : **Asie de l'Est, Asie du sud et Européen**, or, à condition pour ce dernier d'en déplacer le centre de gravité vers la Méditerranée, ces foyers étaient déjà les trois principaux du début de l'ère chrétienne. Ainsi, et à diverse échelles, le peuplement d'aujourd'hui n'est plus en prise avec les logiques et les possibilités d'occupation actuelles, mais avec celles qui ont été à l'oeuvre pendant ces millénaires qui vont du Néolithique à la Révolution industrielle (une humanité de ruraux et d'agriculteurs vivant plus ou moins en autarcie sur leurs milieux). La répartition actuelle est largement un héritage.

Examinons cette 4^e raison d'abord, pour mieux révoquer en doute l'idée de l'ajustement optimal entre les densités et les ressources d'une région, c'est exactement ce qu'inclut l'idée de seuil.

Braudel dit, dans l'Identité de la France, avoir toujours été frappé par l'importance des choix antérieurs. "Personnellement, j'ai toujours été convaincu et effrayé du poids énorme des origines lointaines. Elles nous écrasent."

Ceci anticipe sur le territoire et l'organisation de l'espace d'ailleurs. **L'espace organisé est du capital**, de l'accumulation, les aménagements sont de l'investissement que se lèguent les générations ; "déménager", pour un groupe humain, obligera à tout recommencer (les maisons, les chemins, les champs, les cimetières, les lieux de sépultures en général, les lieux de culte etc...). "Déménager" c'est quitter la terre des ancêtres, c'est se déraciner, se déterritorialiser. Les groupes n'y consentent pas facilement.

Revenons aux autres raisons :

Espaces ouverts

Assimiler "potentiel nourricier" et "peuplabilité" suppose impérativement une condition liminaire : que la région tire d'elle-même sa subsistance, par des moyens plus ou moins sophistiqués.

L'école géographique française, début XXe siècle, s'est largement formée sur ce postulat. On n'était pas encore à l'âge **des organisations spatiales**.

Document 5 : Extraits de Claval (Paul), L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990) in Les discours du géographe, Staszak (Jean François) dir., série "Histoire et épistémologie de la géographie" L'Harmattan, 1997.

La géographie humaine qui naît au tournant du siècle associe ainsi deux démarches : l'étude des relations verticales qui se développent au sein de chaque milieu, et celle des relations horizontales qui mettent en relation les milieux [(par le truchement des hommes qui les exploitent évidemment / la relation elle est d'ailleurs entre les groupes). Mais] L'idée de milieu est dominante, celle de circulation complémentaire. La structuration de l'espace provient des traits naturels qui caractérisent le milieu. La circulation permet d'échapper à certaines des limitations des cellules locales, mais elle ne joue pas le même rôle organisateur.]. [La géographie ne veut voir alors qu'une juxtaposition de milieux locaux, elle admet qu'ils communiquent, mais c'est ce qui se passe au sein de chaque unité qui l'intéresse surtout...

L'affirmation "tel " couple nature/civilisation " autorise tant d'hommes" permet, certes, de calculer la "population-limite" d'un espace (dans le cadre d'une technologie donnée), mais à condition d'exclure l'idée que tout ou partie de la nourriture puisse venir d'ailleurs. Cette supposition étant contredite par les faits, la population-limite d'une région est un concept ambigu.

Les espaces étaient - et sont plus que jamais - interdépendants. Le golfe Persique est là pour en témoigner : Bassorah, Ormuz, Mascate sont d'antiques ports de commerce. Un pays qui a vu passer Alexandre le Grand et Simbad le marin n'est pas un pays fermé. Comment admettre que, la population d'une région ouverte sur l'extérieur dépende d'une aptitude nourricière calculée sans tenir compte de cette ouverture ? OUVERTURE et

fermeture sont guidés par la géographie (dans le sens le plus mathématique du mot : position respective des lieux) et par... l'histoire.

Espaces plus ou moins ouverts en fait

L'histoire nous dit que, jusqu'aux temps contemporains, l'essentiel des subsistances était quand même trouvé sur place. C'était d'autant plus vrai que la région était plus isolée. Et c'était vrai à cent pour cent, et ça le reste, pour les régions complètement isolées. C'est pourquoi il faut faire une distinction entre renfermement et ouverture, position-carrefour et isolat. Il suffit de regarder un planisphère pour voir que Méditerranée et Moyen-Orient sont en position-carrefour, alors que l'Australie et la Nouvelle-Zélande étaient des isolats, avant l'arrivée des Européens.

Par la force des choses, le concept de "population-limite" avait quelque réalité dans les isolats et beaucoup moins dans les carrefours.

Mais la situation de carrefour ou d'isolat est à la fois un fait naturel (une position dans l'espace) et un fait historique. La Nouvelle-Zélande isolée de jadis est aujourd'hui intégrée dans la mondialisation des espaces. Il en est de même de la Californie.

De plus carrefour et isolats, dans l'histoire pré-contemporaine et même pré-moderne, ne seraient pas distribués de la même manière si le genre *homo* était apparu en Amérique et avait peuplé l'Asie vers 50000 ans par le Déroit de Béring ; "Vieux" et "Nouveau Monde" ne s'appliqueraient pas aux mêmes continents etc... il y a, dans l'état actuel de nos connaissances, une bonne dose de contingent dans cette affaire.

Remarquons au passage à quel point l'histoire apparaît de façon récurrente dans l'explication géographique. Retenons-le. Nous en reparlerons à l'heure du bilan.

Aujourd'hui, toutes les gradations existent entre les pays totalement refermés sur eux-mêmes (il n'y en a pratiquement plus) et les pays entièrement ouverts sur l'extérieur. Encore faut-il tenir compte de la taille de ce qu'on désigne sous le nom de pays. Le village qui vit sur le village n'existe plus, car le marché a pénétré dans les coins les plus reculés de la brousse africaine, du Grand Nord, de la cordillère des Andes ou de l'Himalaya. La province (ou le petit état) qui vit principalement de ses propres ressources existe encore, ici et là, à condition de ne pas y regarder de trop près. Le Sichuan vit sur l'espace du Sichuan et l'Ouganda sur l'espace de l'Ouganda. À plus grande échelle, il est encore à peu près exact de dire que l'Inde nourrit l'Inde et que l'Afrique nourrit (mal) l'Afrique.

Dans les pays développés, en revanche, de telles affirmations cessent d'avoir un sens, il suffit de relever l'origine des produits frais au rayon fruits et légumes du supermarché, pour ne s'en tenir qu'à l'alimentation.

Quatrième cas possible : la mondialisation ou "*la boule dans un jeu de quilles*" (J.P Allix)

Les pays du Golfe possèdent d'immenses réserves pétrolières. Allix dit à ses lecteurs : "J'aurais dû le signaler en faisant l'inventaire des potentialités naturelles et il est déloyal d'avoir passé le fait sous silence. Mais tout le monde aurait immédiatement compris qu'on parlait du golfe Persique et l'effet de surprise aurait été g.té. Bref, je plaide coupable. Toujours est-il que les régions bordières du Golfe sont peuplées depuis la plus haute antiquité. **Le pétrole** a toujours été là. Hérodote en parle. **Seule l'époque actuelle lui a conféré quelque importance.**"

Le pétrole, dont les hommes ne peuvent deviner, avant le moteur à explosion, tout le parti qu'on pourra en tirer, ne peut entrer ni vraiment dans les contraintes, ni vraiment dans les potentialités. C'est un élément qui n'a pas d'affectation précise dans un bilan des ressources. Et encore ici, le pétrole affleurant sous forme d'huiles noires combustibles (feu grégeois des byzantins), on sait son existence sinon son intérêt. Mais il est des substances dont on ignore même la présence et *a fortiori* l'avantage éventuel. Dès lors existent-elles dans la relation homme-milieu ? Non. Un jour, peut être, des savoirs nouveaux et des techniques adaptées permettront d'en révéler le potentiel. Si bien que sa valeur, l'intérêt de ses constituants évoluant avec les sociétés, les sciences et leur technique, **on ne peut pas tenir le milieu comme un invariant face la variable sociétale**, le milieu lui même est doublement une variable.

À plusieurs reprises Allix use de la métaphore de la partie de carte, je voudrais m'en servir à présent pour expliquer pourquoi d'une certaine manière **les "contraintes" physiques ne sont pas des "constantes" opposables à des "variables" sociales**. "Contrainte" suppose qu'une propriété du milieu est ressentie, les éléments du milieu dont une société n'a pas conscience (ignorance/indifférence) sont dans le néant de la relation homme-milieu.

Supposons que l'on joue une partie de cartes (la bataille) avec une seule couleur (le trèfle) et seulement les cartes numérotées, les figures et les autres couleurs sont dans une "pioche". De temps en temps on a le droit de piocher et arrive alors entre les mains d'un joueur un Roi de carreau ou un Joker, jusqu'ici les joueurs ne soupçonnaient même pas l'existence de ces figures, ils imaginaient tout au plus qu'après le 10 de trèfle il y avait un onze, un douze etc... ; si le paquet de cartes est la métaphore du milieu, ceci signifie que ce qu'on ne connaît pas du milieu n'existe pas. Dans la règle primitive, le Roi de carreau ou le Joker on ne sait ce que ça vaut, un atout ? un avantage ? une gêne ? Au fur et à mesure que l'on tire des cartes nouvelles on modifie les règles du jeu et dans les nouvelles règles les cartes qui n'avaient pas de sens jusqu'ici en prennent un. C'est ce qui se passe pour la relation hommes-milieus, tout comme les règles et le jeu de carte se complexifient simultanément, le milieu s'enrichit quand la société devient elle-même plus savante et plus complexe. **Le milieu "naturel" ou "physique", vu sous cet angle, n'est pas une constante.**

Il ne l'est pas pour une deuxième raison, plus aisément admise, il évolue suivant ses cycles propres. Ainsi dans ces aires subtropicales du vieux monde (Sahara, Arabie) l'aridité a progressé depuis 5000 ans, c'est bien connu.

Les bénéfices de l'exploitation du pétrole, jadis ressource "lettre morte", retombent aujourd'hui sur le désert et y font surgir villes, industries, autoroutes, aéroports, hôtels de luxe, jardins paradisiaques, banques, dispensaires... et aussi des accumulations de capitaux qui s'investissent dans le reste du monde. Certes, les conjoncturistes, attentifs aux aléas du jour-le-jour, signalent que le marché pétrolier passe de l'euphorie au marasme (et réciproquement). En ce qui concerne notre raisonnement, cela importe peu. Par-delà les péripéties du moment, trois faits restent acquis qui auraient étonné nos grands-pères :

1.3 RAMASSONS LES PRINCIPALES CONCLUSIONS QUI DECOULENT DES REFLEXIONS PRECEDENTES :

1.3.1 Premier fait : la déconnexion

Dans les "hypothèses" précédentes, l'ingéniosité humaine faisait qu'un même espace pouvait être plus ou moins nourricier et plus ou moins peuplé, avec un certain rapport entre les deux. La culture sur brûlis* tolère - disions-nous - des densités de 5 ou 6 et la rizière des densités de 100 ou 200... Mais **aux Pays-Bas, célèbres par leur densité humaine de près de 400 hommes, en moyenne, au kilomètre carré, ce chiffre est entièrement déconnecté des aptitudes de l'espace néerlandais**. [même si comme l'affirme une devise néerlandaise : *C'est Dieu qui a créé la terre, mais ce sont les Hollandais qui ont fait la Hollande*].

D'une manière générale, dans le cas des pays développés largement ouverts sur l'extérieur (et cette large ouverture est, historiquement, un fait nouveau), la question de savoir s'ils peuvent ou non se nourrir eux-mêmes n'a plus de signification. La nourriture vient largement d'ailleurs. Les services, la production industrielle et agricole alimentent le commerce extérieur.

Dans certaines régions, la terre nourricière et l'espace peuplé n'ont plus aucun rapport. Il y a déconnexion.

Revenons au Golfe. "Zoner" l'espace, c'est assigner un rôle aux différents secteurs de la planète. Ce zonage peut être assimilé à la DIT. Dans le cadre du zonage de la planète, les pays du Golfe ont pour rôle de fournir de l'énergie. À d'autres pays de nourrir le Golfe.

1.3.2 Deuxième fait : les civilisations ne sont plus tout à fait des espaces.

Quand des pays tels que les états-Unis, l'Europe occidentale ou les émirats sont entièrement ouverts sur l'extérieur, l'espace originel - celui dans lequel s'était épanouie leur

civilisation - voit décroître son importance. La survie des pays développés dépend de flux dont le réseau s'étend à la planète entière et ce, au détriment des aptitudes (quelle qu'en soit la nature) qui donnaient, au départ, la physionomie particulière de la matrice. Il y a incontestablement un affranchissement. Un décollage par rapport à la position. **La mondialisation s'accompagne d'une sorte de dilution ou d'éclatement de ce qui faisait la singularité du mélange "milieu/civilisation".**

Bien que la Chine soit ouverte sur l'extérieur, que Shanghai ou Canton soient des métropoles d'importance mondiale et malgré la diaspora des Chinois à travers le monde, l'assise de la civilisation chinoise reste un territoire géographique visible sur la carte et pourvu d'un certain nombre de caractéristiques. En revanche, l'"Occident" a littéralement éclaté. *Son foyer originel fut la moitié occidentale de l'Empire romain et les forêts européennes trouées de clairières de défrichement. Allant aujourd'hui de la Pampa à la Nouvelle-Zélande, du cap Nord au cap de Bonne-Espérance, de Los Angeles à Singapour, avec, en prime, l'état d'Israël et, selon certains, l'Europe centrale et même la Russie, qui voudraient bien en être et qui frappent à la porte, la civilisation occidentale ne coïncide plus, loin s'en faut, avec ce qui, jadis, fut son nid.* (J.P Allix)

1.3.3 Troisième fait: un désert pas assez peuplé

Lorsque le zonage est planétaire, l'ouverture est totale et l'idée l'idée de "population limite" perd sa signification. Dans les trois premières hypothèses avancée ci-dessus, le risque pouvait être qu'il y ait trop d'hommes, Dans le cas présent, le risque est qu'il n'y en ait pas assez. Le développement des pays du Golfe est tel que les besoins de main-d'oeuvre sont grands (même pendant les mauvaises années) et qu'on doit faire appel à des travailleurs immigrés.

Et voyez le paradoxe, qui aurait semblé inouï il y a seulement un siècle : le désert est toujours le désert, climatiquement parlant. **Mais il n'a pas assez d'hommes !** Il en fait venir d'ailleurs !

Les (vieux) concepts de capacité nourricière et de population-limite sont complètement caducs.

Pour tout résumer, l'affirmation qui sert de titre à ce chapitre mérite la lettre C. Elle est douteuse. Il est exact que certains milieux naturels sont maniables, d'autres difficiles, et que plusieurs d'entre eux présentent des contraintes si redoutables que leur "inhumanité" n'est pas un vain mot. Il est pourtant abusif de dire que chaque milieu possède un potentiel nourricier propre : **ce serait conférer au milieu naturel une sorte d'omnipotence contraire à la réalité.** Présentée comme il a été fait (intentionnellement) pour les besoins de l'exercice, l'affirmation, sans être fausse, est incomplète de moitié. Pour avoir une signification, les aptitudes du milieu ont besoin d'un certain nombre de **REVELATEURS** : l'histoire, le choix que fait une civilisation de privilégier telle ou telle facette du paysage naturel, l'ge technologique, le degré d'ouverture sur l'extérieur... **N'en pas tenir compte conduit à des explications rigidelement déterministes, à nier les faits et se condamner à ne jamais comprendre pourquoi le même désert peut avoir, sans que change sa nature désertique, trop d'hommes dans un cas et pas assez dans l'autre.**

1.3.4 Les faits de puissance, de domination : la géopolitique à l'aune de "l'homme et le milieu"

évidemment la capacité d'une société à mettre au service de son bien être et de son projet les ressources de milieux qui ne sont pas ceux sur lesquels elle s'est édifiée, et au sein desquels elle continue de vivre son histoire, est fonction de sa richesse, de son pouvoir de persuasion ou de contrainte, en un mot de sa "**puissance**". Du point de vue géographique **le fait impérial et l'impérialisme** peuvent s'analyser en termes de capacité d'un groupe humain à opérer des prises latérales (relations horizontales et flux) sur les ressources d'une grande variété de milieux en détournant ou perturbant - revoir le conflit agricultures commerciales/agricultures vivrières - la relation verticale que chaque société locale a établi avec son milieu.

Voici ce que dit François de Ravignan à propos des élevages hors-sol dans *L'Intendance ne suivra pas. Essai sur l'avenir de l'agriculture française*, Cahiers libres, La Découverte,

1988 ; page 62, note 3 : "*La surface exploitée par le prétendu "hors-sol" [en France] existe bien cependant, mais elle se trouve par aliments de bétail interposés, dans des régions parfois très éloignées du lieu de l'élevage, par exemple aux Etats-Unis, au Brésil ou en Thaïlande ! ...*" et plus loin d'ajouter à propos de ces élevages H.S : "*les rentes de situation provenant de la proximité de la mer et du fait que des paysans de Thaïlande sont mal payés pour leur production de manioc...*"

La problématique de l'homme et le milieu peut donc ouvrir sur des champs d'analyse inattendus, car ils n'ont rien de "naturaliste". C'est une première forme de renouvellement.

Le renouvellement aujourd'hui de la problématique dérive **également** des effets non désirés et mal assumés des activités humaines sur l'environnement et ceci à toutes les échelles. Les géographes physiiciens autour du concept de géosystème introduit en France par George Bertrand dans les années 70, aujourd'hui autour de la démarche géo-environnementale initiée par André Dauphiné ou Yvette Veyret, contribuent aussi à l'aggiornamento de l'analyse l'homme et le milieu, le concept de "catastrophe naturelle" s'est ainsi non seulement fortement "anthropisé", mais également "socialisé" et "culturalisé". Le thème du festival de Saint Dié de la Géographie d'octobre 1995 n'était-il pas "Risques naturels, risques de sociétés". La brochure qui en est issue est très précieuse, je la recommande (Economica, 1996).

Oui décidément Pierre Gourou n'avait pas tort d'affirmer que : "[L'étude] de la densité de population entraîne tous les engrenages de l'explication géographique"

*

Chemin faisant nous avons rencontré le paysage à plusieurs reprises, penchons nous plus attentivement sur lui à présent :

1. LE PAYSAGE

Je ne sais trop si c'est plus simple ou plus compliqué, je crois que c'est selon la définition et l'acception que l'on retient pour paysage.

2.1 AMBIGUITE D'UN TERME, COMPLEXITE D'UN CONCEPT

Les définitions sont nombreuses. Mais même une des plus simplement formulée "**lieu soumis au regard**" [Veyret (Yvette), Lemaître (Anne) ; Information géographique, 1996, 60, p.177 à 183], recèle l'ambiguïté basique de la notion ; dans la mesure où nous avons déjà un objet, **le lieu**, réalité accessible à nos sens, et **le regard** et déjà, autant de regards, autant de paysages. On n'en a pas encore fini avec les complications préalables si l'on ajoute qu'on peut aussi parler **d'un paysage de Monet** ou **de Vlaminck**, dans cette acception le paysage est une image, une représentation des choses en leur absence.

En Japonais ou en Chinois, nous dit Augustin Berque dans *Les raisons du paysage* - Hazan 1995 -, on n'utilise pas le même terme pour dire un paysage de Picardie (*keikan* en japonais) et un paysage de Monet (*fûkeiga*). Mais même les langues d'Extrême-orient ne débarrassent pas totalement le terme de son ambiguïté fondatrice. Nous avons déjà trois facettes : **le lieu**, grandeur nature, doté de propriétés matérielles ; **le regard**, phénomène à la fois bio-optique et "intellectuel", en incluant dans "intellectuel", l'affectivité, le sens esthétique, la culture personnelle et partagée ; enfin **la représentation "matériellement imagée", picturale ou photographique**, soit le paysage comme oeuvre d'art. Or toute langue peut distinguer les choses quand le besoin s'en fait sentir fait remarquer Augustin Berque ; il faut alors conclure avec lui que le mot paysage est ambigu de par son fondement sémantique même. Dans notre pratique ordinaire du paysage et du mot pour le dire nous n'avons pas besoin de distinguer la réalité de son interprétation ni de sa représentation, l'ambiguïté du paysage dans notre civilisation est proprement séminale et délibérée. Nous pouvons considérer toutes ces spéculations comme assez futiles et de peu d'intérêt pour l'enseignement en 6^e ou en seconde, ou dans n'importe quelle classe des Collèges et Lycées. On doit repousser ces tentations conformes à ce "refus de l'aventure philosophique" déjà relevé, revendiquant une géographie ayant **les pieds sur terre**. On doit les repousser pour deux raisons :

d'abord parce que l'intérêt et même l'engouement actuel pour les paysages non seulement chez les géographes, mais plus encore chez toute une série d'acteurs qui vont des pouvoirs publics aux publicistes en passant par les aménageurs de tout poil, intérêt qui se manifeste aussi dans le "grand public", ne peut s'analyser en ne considérant le paysage que comme un objet d'observation et d'analyse, sans référence aux représentations individuelles et collectives, sans référence à ce qui dans nos sociétés instruit le regard, sans référence à la crainte de l'avenir et à la nostalgie du passé, que je ne stigmatise pas d'ailleurs, sans référence à l'attachement sentimental qu'on peut vouer à des paysages, ou encore sans égard à leur "valeur patrimoniale".

ce dernier argument fait transition avec la deuxième raison. Elle tient dans le constat que nous sommes aussi professeurs d'histoire et qu'une part écrasante d'entre nous s'est toujours intéressée à l'histoire de l'art, à la fois par obligation professionnelle, mais plus encore par goût personnel et donc à l'histoire de la sensibilité et des valeurs dominantes qui imprègnent toute société à un moment donné. Or on peut dire du paysage ce que Léonardo de Vinci disait de l'oeuvre d'art c'est une **cosa mentale**. Du paysage à la peinture et aux peintres paysagistes, des ponts non seulement intéressants mais plus encore nécessaires sont à établir.

Envisager le paysage **uniquement comme l'environnement matériel qui peut être appréhendé d'un seul regard** et duquel on entend tirer quelque profit pour la connaissance géographique des lieux, c'est s'arrêter au milieu du gué.

Poussons plus loin investigations et interrogations à propos du paysage. Quels sont les sens du paysage ? Le terrain est-il nécessaire à l'appréhension paysagère ?

Pour le moment vous avez remarqué que nous avons référé le paysage au regard, aux oeuvres picturales, donc à la vision. Bien sûr on peut prendre "regard" dans sons sens abstrait, un regard c'est une interprétation, j'ai un certain regard sur la vie par exemple, ou sur la politique, ou sur le Ministre de l'éducation nationale. Mais lorsque nous faisons l'expérience du paysage *in situ*, en vraie grandeur, nous le percevons par tous les sens et d'autres définitions du paysage postulent cette appréhension multisensorielle : "partie d'un pays que la nature offre à l'observateur" (Le Robert), la nature est ambigu, je ne désire pas commenter pour ne pas perdre de temps, "**partie d'un pays qui s'offre à tous les sens de l'observateur**" est recevable aussi. . Voici les questions posées en introduction du TDC n° 738, 15/30 juin 1997 "Le paysage, décor ou enjeu ?" : comment perçoit-on un paysage ? avec les yeux ? **mais avec tous les autres sens aussi. C'est pourquoi on ne peut envisager de travailler sur le paysage sans sortir de la classe, sans aller sur le terrain.**

Et c'est par là que pour certains le paysage devient totalement convaincant, car nous nous sentons en lui pleinement "présent au monde" ; alors qu'un chorème, figure abstraite, désincarnée, ne nous plonge pas autant dans cette conscience de notre appartenance au monde. Et donc la seule géographie jouissive serait celle qui emprunterait et nous ramènerait à ces expériences vitalistes du monde. Une collègue me disait un jour "*quand j'ouvre mes fenêtres sur les Pyrénées et que je vois la neige, le soleil, vision qui me remplit de jouissance, spectacle dont j'ai profondément besoin, alors la géographie m'intéresse*" **et donc c'est par là qu'il faut intéresser les élèves ai-je conclu pour elle.**

Ces réflexions appelleraient beaucoup de remarques mais je les résume ainsi : l'expérience subjective du monde peut-elle fonder une démarche scientifique et/ou un acte d'enseignement ? La géographie et les géographes, malgré leur amour du monde, ne doivent-ils pas prendre du recul par rapport à leurs sentiments du monde.

Prendre du recul c'est par exemple s'interroger par exemple sur le primat de la vision dans l'appréhension et même la définition du paysage.

2.2 LE PAYSAGE C'EST AVANT TOUT LA SOUVERAINETE DU REGARD : PAYSAGE ET TERRITOIRE

Regard et territoire. Bien que de larges extraits du livre d'Augustin Berque, auxquels vous pourrez tranquillement vous reporter, figurent en annexe documentaire (doc. 6) ; j'éprouve le besoin ici d'en sélectionner quelques passages

Document 6 : Extraits de Berque (Augustin), Les raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse, Hazan, 1995. p. 42 et s.

*La vue est celui de nos sens que nous maîtrisons le mieux. Le regard se dirige, et si l'on veut ne pas voir, on ferme les yeux. Les autres sens échappent davantage à la volonté du sujet conscient. Ils sont plus passifs, plus immergés dans le milieu - le milieu sonore ou olfactif, par exemple. En revanche, ils ne dérivent pas aussi facilement que la vue dans l'illusion et le rêve... Toujours est-il que la vue est le sens qui se prête le mieux à exprimer la volonté ; car le regard que le sujet porte sur l'environnement est un acte souverain Il n'est donc guère étonnant que, par association d'idées, diriger son regard sur un environnement quelconque en soit venu à symboliser une souveraineté territoriale sur cet environnement.]. [Dans la symbolique du gouvernement, regarder est en effet un acte sacré, que le roi-prêtre des .ges obscurs accomplit dans une cérémonie. Il est probable que les origines du paysage ont un lien au moins partiel avec ces actes sacrés. À cet égard, certaines étymologies sont révélatrices. Ce sont peut-être, par exemple, des rites de ce genre que la langue française reflète lointainement dans le verbe contempler, dont l'origine est parente de celle de temple.]. [Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement du pouvoir du chef politique ou religieux. Maîtriser le territoire par le regard semble être une motivation beaucoup plus générale, inséparable en fait de l'habiter humain. Cette symbolique peut être partiellement éclairée, ici encore, par l'étymologie. Celle-ci en effet, du moins dans les langues dérivées du latin, apparente l'idée d'habiter à celle de posséder, de s'approprier : habitare est un fréquentatif de habere.]. [Les coutumes en sont une autre manifestation. Dans les campagnes japonaises, il existait autrefois un rite de kunimi très proche de celui qu'accomplissaient les empereurs de l'antiquité. Cela consistait à gravir au printemps une colline, de laquelle on dominait le terroir. Selon une interprétation courante dans l'anthropologie nipponne, ces rites avaient pour signification d'imprégner la communauté de l'énergie de la nature en plein renouveau, par le truchement du regard. Les rogations que nos campagnes connaissent naguère, accomplies en mai, n'étaient peut-être pas si différentes au fond. Les villageois faisaient trois jours durant le tour de leur terroir, curé en tête, en privilégiant les endroits d'où la vue pouvait porter au loin. Comme les kunimi japonais, ces inspections du territoire villageois se faisaient dans la liesse, les beuveries voire les jeux sexuels. Bref, c'étaient des fêtes, par lesquelles la société villageoise réitérait symboliquement son appropriation du/au territoire.]. [Il n'est certainement pas indifférent, du point de vue d'une anthropologie du paysage, que ces rites aient accordé un rôle important au fait de regarder le territoire. En effet l'appropriation symbolique qu'on peut y lire est la lointaine parente de toutes les pratiques magiques où l'image de la chose tient lieu de la chose ; de celle, entre autres, dans laquelle le touriste contemporain prend en photo des sites que, souvent, il ne se donne même pas le temps de contempler. La compulsion photographique n'est sans doute ici qu'un avatar, à l'ère du paysage, de la motivation du kunimi à l'ère du **proto-paysage**.*

Le primat de la vision dans l'appropriation de l'environnement et la construction du paysage autant que du territoire dans la conscience individuelle des hommes est ici magistralement démontré.

Mais pourquoi Augustin Berque parle-t-il de proto-paysages ? Il s'en explique p. 57 :

Le proto-paysage du paysan

Dans une lettre restée fameuse à son ami Gasquet, Cézanne note que les paysans de la région d'Aix n'ont apparemment jamais "vu" la Montagne Sainte-Victoire. Ce que Cézanne exprime par là, ce n'est pas, bien sûr, que lesdits paysans n'eussent pas la capacité visuelle de percevoir cet élément remarquable de leur environnement; c'est qu'ils n'y voyaient pas un paysage.

Beaucoup d'auteurs ont en effet noté que, dans les mentalités de la paysannerie traditionnelle, le paysage est absent. Ce sont d'autres valeurs que paysagères - telle

la fertilité - qui attachent le paysan à sa terre. Certes, il est aussi de nombreux auteurs pour affirmer que les paysans ont bel et bien le sens du paysage ; mais c'est ignorer cette réalité historique: en Chine comme en Europe, l'apparition du paysage comme tel s'est produite dans les couches non paysannes de la société. Historiquement, la sensibilisation des couches paysannes au paysage est un fait d'acculturation très récent, en vérité corrélatif à la disparition des masses paysannes traditionnelles et à leur remplacement par un petit nombre d'agriculteurs professionnels, aux mentalités bien différentes (c'est ce que le sociologue Henri Mendras, d'un mot resté fameux, a appelé "la fin des paysans").

En un mot, les paysans de la tradition n'avaient pas, vis-à-vis de leur environnement, le recul des regards citadins. Ce sont les citadins qui ont découvert le paysage rural, pas les paysans. Eux l'ont aménagé matériellement, mais ils ne l'ont pas vu comme tel. Faute de recul, le regard du paysan sur la campagne est resté de l'ordre du proto-paysage.

Cela dit, le proto-paysage du paysan résulte lui-même d'un immense travail d'extériorisation et de distinction de la culture par rapport à la nature, lequel s'est accompagné d'un recul décisif du regard paysan vis-à-vis de l'espace sauvage. Ce recul s'est bien entendu manifesté différemment selon les sociétés, leurs systèmes symboliques, leurs techniques de subsistance, ainsi que, cela va sans dire, les particularités de leur environnement naturel. C'est la combinaison de ces trois ordres de facteurs (la nature, la technique, la pensée symbolique) qui a engendré, historiquement, les traits fondamentaux de nos campagnes.

On rapprochera ces réflexions de celles de Philippe Joutard, *L'invention du Mont Blanc*, Gallimard, Juillard, 1986.

Ainsi que l'indiquent Yvette Veyret et Anne Lemaître, Alain Roger a généralisé l'histoire de la genèse du paysage en Occident. (Voir aussi en section documents.)

Document 7 : Extraits de Veyret (Yvette), Lemaître (Anne) ; Réflexions sur le paysage : paysage et patrimoine historique, *Information géographique*, n° 5 décembre 1996, Vol 60, p.177 à 183.

Le concept de paysage trouve sa généalogie dans l'art. C'est par la création artistique que se constitue la conscience paysagère qui conduit au début du XXIe siècle à l'acception du terme de paysage tel que nous le connaissons.

Le philosophe Alain Roger (1 978) a bien montré que jusqu'au XVIIIe siècle, au moins en Occident, l'espace est un "pays" avant que d'être un "paysage", et qu'il faut pour passer de l'un à l'autre l'intervention de l'art. Ainsi se dégage une dualité pays-paysage. Elle répond selon le même auteur à une dualité du type nudité-nu : la nature, comme le corps dévêtu, ne devient esthétique que sous la condition de l'art - modalité désignée par l'auteur sous le vocable maintenant reconnu d'artialisation.]
*Quand Le Figaro (1996) affirme que "... Les chemins creux de Pissarro ont été éventrés par les autoroutes ; les plaines vallonnées de Monet, piquées de coquelicots, sont hérissées de pylônes; les bords de Seine où Manet plantait son chevalet près de chez son ami Mallarmé sont gangrenés par une lèpre industrielle..." son propos n'est pas seulement de dire que le champ de coquelicots qui a inspiré Claude Monet appartient au patrimoine au même titre que l'écritoire de Victor Hugo ou la baignoire de Marat. Il exprime en réalité un renversement (qui tend aujourd'hui à se banaliser) : une certaine nature toute entière **est conçue, regardée comme une oeuvre d'art; toute plaine plantée de coquelicots peut être un Monet en puissance. Elle est un Monet. C'est l'art qui sert de référence et de critère à l'identification de la "belle nature" et non plus celle-ci qui inspire l'artiste. Ainsi l'espace n'existe plus, dans ce type de propos, que comme support de discours et de rêves.***

2.3 PAYSAGE ET ENSEIGNEMENT : QU'EST-CE QUE L'ANALYSE DE PAYSAGE DANS LA PRATIQUE D'ENSEIGNEMENT ?

2.3.1 Le paysage est aujourd'hui au coeur de tous les programmes de géographie.

Il faut dire qu'il a d'abord fait un retour remarqué dans la démarche des géographes eux-mêmes. Le sujet est évidemment très vaste. Mais est-ce bien du paysage, au sens riche du terme, qu'il s'agit dans les programmes du second degré ? N'est-ce pas plutôt son versant physique, accessible à l'observation, c'est à dire l'environnement matériel, le cadre concret de nos existences appréhendé par nos sens : expression visible "**de l'interaction qui s'opère entre un milieu physique, son exploitation biologique** (par la flore et la faune je suppose ?) **et l'action de l'homme qui se manifeste dans les traces historiques laissées par les sociétés du passé (autant), - j'imagine qu'il manque un mot - que par les préoccupations économiques et les valeurs sociales du présent.**" (I.O/B.O n°25 du 20 juin 1996)

Le paysage comme **partie émergée du milieu géographique** en quelque sorte. Mais ce que nous disent mal les I.O, c'est le rôle du paysage dans la construction du savoir géographique, à l'exception du "donner des mots qui permettent de décrire" ; car la deuxième finalité de l'enseignement des paysages : "expliquer la présence - plus ou moins forte - des hommes" n'est pas recevable, le paysage nous l'avons vu ne peut donner les clés de l'inégale présence des hommes sur la terre ce serait vouloir faire tenir dans un résultat plus ou moins fortuit sa propre cause ; enfin "analyser le rôle des sociétés dans l'organisation des territoires", ici on est en plein truïsme, **le territoire est entièrement un produit de la société.** Le "rôle de la société" laisse entendre qu'il existerait d'autres rôles, dévolus à d'autres acteurs, **si l'on parle de territoire il n'y a d'autre acteur que la société**, c'est un "*one man show*". Le terme utilisé n'est pas le bon, espace, milieu géographique, voire même environnement conviendraient mieux.

2.3.2 Deux exemples :

On se reportera à la Documentation photographique n°8005, L'Europe médiane des pays baltes aux Balkans, octobre 1998. Deux transparents (2 et 3) contenus dans la pochette intitulée "les projetables" sont analysés dans cette publication. Nous ne nous attarderons que sur l'image ci-dessous, en invitant le lecteur à se reporter à l'original pour les couleurs et les détails.

Transparent n°3 : Le Danube un nouvel axe européen ?

Jonction entre le Danube et le canal Main-Danube à Kelheim (Allemagne)

Examinons le travail proposé autour de ce document :

Travaux sur le transparent n°3 : Le Danube : un nouvel axe européen

Il s'agit de montrer que la vallée du Danube est, sur le plan topographique, un espace propice à l'installation des hommes. Elle pourrait cependant connaître un dynamisme économique plus fort, notamment grâce au développement du trafic maritime et des activités industrielles le long du canal qui relie le Danube au Rhin via le Main. Dans quelle mesure la vallée du Danube et le canal jouent-ils un rôle dans l'organisation de l'espace ?

1^{ère} étape : Décrire la photographie et le paysage

- Où a été prise la photographie ? (carton de localisation)
- Quel est le type de prise de vue ? (au sol, aérienne, verticale, oblique)
- De quand date-t-elle ? (quelle saison)
- Quel est le type de paysage ? Insister sur l'idée de paysages combinés (urbain, agricole et industriel).

2^{ème} étape : Distinguer et identifier les différentes occupations de l'espace

Montrer aux élèves la pertinence dans ce cas d'un découpage du paysage en ensembles et sous-ensembles plutôt que par plans, dans la mesure où les voies d'eau et l'urbanisation sont présentes dans tous les plans. Le croquis n°1 page 7 (voir ci-dessous) peut être photocopié afin d'être rempli par les élèves.

Consignes : Observer le paysage dans son ensemble. Lire attentivement la légende, puis délimiter et colorier les zones ou aménagements définis, en utilisant des couleurs pertinentes.

3^{ème} étape : Comprendre l'organisation de l'espace

Il s'agit de chercher les relations spatiales existant entre les différents ensembles distingués précédemment.

a) Pourquoi les hommes se sont-ils installés à cet endroit ? (lien ensembles topographiques/habitat/activités)

- La vallée est large, à fond plat, l'agriculture se trouve donc facilitée (lien topographie/activités). L'extension de l'urbanisation (urbanisation) est aisée (lien topographie/urbanisation).

- La topographie et la présence de l'eau rendent l'agriculture plus facile.

- Le fleuve et le canal constituent des voies de communication (bateaux présents sur la photographie).

L'occupation humaine est cependant inégale, liée à la dissymétrie de la vallée.

b) Comment les hommes s'affranchissent-ils du fleuve et du canal ?

- Présence de ponts et d'une écluse à l'arrière-plan.

c) Pour quelles raisons les activités industrielles sont-elles au bord du fleuve ? (lien voies de communication/activités)

- Il s'agit d'éviter des ruptures de charge, de s'approvisionner et d'acheminer les marchandises rapidement. L'enseignant fera cependant remarquer la faiblesse du trafic au moment de la prise de vue, comme la présence de deux industries uniquement. Causes possibles : le canal est récent, et le delta du Danube constitue un cul-de-sac.

Le croquis n° 2 page 7 peut être photocopié pour être rempli par les élèves à l'aide du transparent, dans le but de comprendre l'idée "d'absence de rupture de charge".

Consignes : les différents éléments du port ont été schématisés et numérotés. Nommer chacun de ces éléments. Puis rédiger un paragraphe qui expliquera le trajet d'une marchandise à son arrivée dans le port.

Réponses attendues

1- Silos

2- Route

3- Quai

4- Hangars/entrepôts

5- Grue

6- Péniche

7- Tas de minerais ou autres matières premières

8- Usine

Voici un deuxième exemple :

Transparent n°2 : L'empreinte religieuse dans le paysage.

Prizren (Kosovo, RF de Yougoslavie), la mosquée de Sinan Pacha et le monastère Saint-Spas (photographie / 1993)

Travaux sur le transparent n° 2 : Religion et identité nationale

Le Kosovo est un exemple significatif d'une cohabitation ethnique et culturelle dans les Balkans qui s'est transformée en un affrontement fratricide.

La **photographie** de Prizren reproduite en transparent et l'étude du **texte** intitulé "Une terre sainte de l'orthodoxie balkanique" (dossier p. 27) sont les supports de l'exercice. Ils peuvent être analysés séparément où successivement, dans l'ordre indiqué, pour comprendre les rapprochements.

La ville de Prizren, analyse du paysage (transparent)

Balkans. La photographie fait apparaître plusieurs éléments culturels relatifs aux modes de vie, à l'habitat et aux religions. L'exercice consiste à repérer et exploiter ces informations par l'analyse du paysage.

Moyens utilisés : le transparent et la grille de lecture du paysage ci-dessous. Cette grille peut être redessinée sur un autre transparent, qui pourra être superposé au précédent, ou photocopiée et distribuée aux élèves.

1^{ère} étape : Localiser le Kosovo et Prizren

Avant de commencer le travail sur transparent, consulter une carte pour dégager la spécificité géographique du Kosovo, carrefour des peuples du sud des Balkans et des peuples de la Méditerranée.

- a) Où se situe le Kosovo dans les Balkans
- b) Comment définir le Kosovo : est-ce un état, une province, une région ?
- c) Quels sont les états limitrophes du Kosovo ?
- d) Où se situe Prizren ?

2^{ème} étape : Décrire la photographie et le paysage

- a) Quand la photographie a-t-elle été prise ? À quelle saison ? À quel moment de la journée ?
- b) Comment la photographie a-t-elle été prise ? (prise de vue aérienne verticale, oblique, vue au sol).
- c) Quelle est la nature de ce paysage ? S'agit-il d'un paysage naturel (montagne, plaine, littoral, vallée) ou d'un paysage humanisé (urbain, rural, industriel, touristique) ?

3^{ème} étape : Définir les caractères de la ville

La ville de Prizren présente une organisation traditionnelle d'une cité du Kosovo. On pourra, à partir de la grille de lecture et du transparent, étudier les différentes aires qui la composent et distinguer les fonctions de cette organisation.

- a) Quel est le site de cette ville ? Est-elle en bordure littorale, en montagne, sur le versant d'une colline au fond d'une vallée, au bord d'une rivière ?
- b) Quels sont les différents plans de la photographie ? (quartier commercial, quartier d'habitation, lieux de culte) ?
- c) Quelles peuvent être les activités de ses habitants ? Sont-elles industrielles, agricoles, commerciales ?

4^{ème} étape : Définir l'habitat.

Le document fait apparaître des éléments significatifs de l'habitat qui révèlent l'ancienneté de cette ville.

- a) Quels sont les matériaux de construction ? Est-ce la brique, la pierre, le bois ou un autre matériau ?
- b) Comment se définit l'architecture de la maison ? (étages, inclinaison des toits, dimensions approximatives).
- c) Existe-t-il un type de maison traditionnelle ou plusieurs formes architecturales qui suggéreraient différentes phases d'extension de la ville ?

5^{ème} étape : Montrer la spécificité culturelle de Prizren.

La ville de Prizren est significative de la cohabitation de plusieurs cultures.

- a) Où se localisent précisément les lieux de culte ? Dans la ville à l'extérieur de la ville ?
- b) Quels sont leurs éléments architecturaux distinctifs ?
- c) Quels rapports peut-on établir entre ces éléments architecturaux et les religions pratiquées ?
- d) Existe-t-il des signes de séparation entre les deux principales communautés, une forme de ségrégation socioculturelle ?

2.3.3 Réflexions sommaires sur ces travaux :

Les exercices proposés sont denses et assez conformes aux objectifs de l'enseignement de la géographie en général et des paysages en particulier.

On ne se lance pas dans l'analyse sans avoir localisé, car des paysages humanisés, et même naturels, très éloignés géographiquement peuvent se ressembler ; prendre "*Le Pirée pour un homme*" est un risque permanent avec le paysage.

La triple finalité - donner des mots ; expliquer la présence des hommes ; analyser le rôle des sociétés dans l'organisation des territoires - de l'étude des paysages est respectée.

La méthode s'appuie sur un zonage morpho-fonctionnel et non pas sur un découpage par plans (voir ci-dessus la justification). Des ensembles et sous-ensembles sont distingués par l'association des formes et modes d'occupation du sol (plateaux boisés, vallée cultivée et utilisée par des formes d'habitat et d'activités, pentes "urbanisés" etc...). Ces "zones" et "objets" ainsi repérés par une certaine homogénéité morphologique, sont les expressions de fonctions sociales et économiques : les fonctions habitat, circulation, production industrielle, agricole, "fonction" religieuse etc... La paysage, **réduit à l'environnement observable**, livre des indices sur la combinaison hommes-milieux à travers les ,ges, puisque qu'il réunit des éléments co-présents et néanmoins de générations différentes. Il a une valeur archivistique (voir le 2^e exemple : Prizren).

Le paysage est prétexte à raisonnements : heure et saison de la prise de vue (on utilise les ombres portées après avoir orienté la vue, l'état des cultures dans les champs, le vêtement des personnes si on en voit, etc...). Autres questions classiques, hors de nos exemples, et bien connues : où est le Nord ? quel est le sens du courant ? où s'arrêtaient la ville au moment de l'arrivée du chemin de fer ? pourquoi ce boulevard est-il en forme de ceinture ? etc...

Mais attention c'est notre répertoire de connaissances et de termes qui nous permet d'informer et de décoder le paysage, **le paysage est d'abord un fait à expliquer**. Le paysage pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses. Ce n'est pas lui qui nous apprend la géographie, il nous la fait découvrir tout au plus.

En ce sens, quelques points de l'exercice sont critiquables. Nous nous limiterons à deux exemples :

1^{er} exercice : Le paysage peut-il répondre à la question, conforme d'ailleurs au 2^{ème} objectif des I.O - *expliquer la présence des hommes* - : "pourquoi les hommes se sont-ils installés à cet endroit ?" Le danger ici est grand de **justifier "rationnellement" ce que l'on voit** et de verser dans un déterminisme. En d'autres lieux on trouvera des plateaux défrichés et cultivés et des fonds de vallées délaissés ! Il vaudrait mieux poser la question ainsi : en occupant l'espace ainsi que la vue le montre, **comment les hommes tirent-ils actuellement parti de leur environnement ?**

2^{ème} exercice : "c) *Quelles peuvent être les activités de ses habitants ? Sont-elles industrielles, agricoles, commerciales ?*". Ici encore le "paysage" est impuissant. On ne voit qu'une partie du "pays", si l'on veut dire par là la ville et ses environs proches. Pas d'usine, pas de champs dans ce secteur photographié, mais ailleurs... dans le dos du photographe ? D'une manière générale on pourrait s'interroger sérieusement sur la pertinence de presque toutes les questions des 4^{ème} et 5^{ème} étapes, principalement en raison du fait que nous ne voyons qu'une partie de ce "pays de Prizren",

Enfin on ne relève aucune question sur les impressions esthétiques. On pourrait demander aux élèves si une certaine forme de beauté, à leurs yeux, se dégage de ces photographies ? S'ils auraient envie d'en faire un tableau ? Si, à leur avis, les habitants sont attachés à ces paysages ? À quand des propositions de travail "co-disciplinaire" avec le professeur d'Arts plastiques ?

Le paysage par définition est donc **le lieu** tel que borné à la fois par les limites de nos sens ; par les écrans, masques, obstacles de toute nature et pour finir la courbure de la terre, soit l'horizon ; et enfin par le fait "*qu'il parle par bribes*" selon la formule de Roger Brunet [*Analyse des paysages et sémiologie*, L'Espace géographique, 2, 1974]. L'espace en revanche invite à voir l'ailleurs au delà de l'horizon. Cette curiosité et *cette expérience de la différence par la distance*, c'est ce que Denis Retaillé appelle **géographicit **. Un sentiment différent et complémentaire de celui de territorialité.

Retail  (Denis), *Le monde du géographe*, Coll. Références inédites, Presses de Sciences Po, 1997.

Territorialité et g ographicit  ne se construisent pas tout   fait au hasard. L'intelligence de la surface terrestre n'est pas non plus uniforme; elle ne se moule pas dans une seule raison et ne se limite pas   une valeur physique des milieux selon un classement unique, celui de la productivité végétale, par exemple. La compréhension complète des écarts n'est possible qu'  la condition d'ajouter

à ce couple de l'identité géographique **un niveau plus élevé de l'abstraction, la géométrie mentale** par laquelle chacun dispose les lieux à la surface de la terre

1. DE L'ENVIRONNEMENT TRIDIMENSIONNEL ET CHARNEL À L'ESPACE À DEUX DIMENSIONS : ORGANISATION DE L'ESPACE ET ESPACES ORGANISÉS "

3.1 : LA FAVEUR NOUVELLE POUR L'ESPACE

Avec l'ouverture de plus en plus grande des lieux les uns vers les autres, les uns aux autres, la géographie et les géographes deviennent attentifs aux relations que les groupes humains distants les uns des autres nouent entre eux, ces relations sont décisives désormais, nous l'avons vu plus haut. Dès lors l'attention se centre sur les faits de circulation et leur pouvoir structurant, sur les flux qui révèlent des pôles, donc sur les phénomènes de polarisation, de champ ; **la distance** sous toutes ses modalités (métrique, temporelle dans un espace-temps, économique dans un espace-coût) devient le principe générateur de toute configuration spatiale ; les pôles en particulier s'espacent (notion d'espacement si chère à Henri Reymond) en fonction d'elle, l'arrangement spatial des points, des lignes et des aires n'est plus qu'affaire **de distance à instaurer, à préserver ou à vaincre** (voir Claval "Penser la Terre"). C'est alors que l'observation directe des paysages ne suffit plus. Désormais l'espace n'est plus cette étendue en relation avec notre corps, le rapport corps-espace est rompu. Avec l'organisation spatiale, on change d'échelle et de point de vue. La seule manière d'envisager et de matérialiser à nos sens les rapports entre deux lieux, trop éloignés pour qu'il soit possible de les embrasser d'un seul coup d'oeil, c'est **l'abstraction cartographique**. Aux VI^e et V^e siècles avant J.C, les penseurs Ioniens inventent la géographie par la cartographie [Jacob / Claval, in *La géographie en collège et en lycée*, Desplanques (Pierre) coord., Profession enseignant, Hachette éducation, 1994, p. 24 et s.]. On comprend donc l'intérêt des tenants de l'organisation de l'espace, comme objet central de la géographie, pour toutes les formes de productions à caractère "cartographique" (cartes, modèles cartographiques, chorèmes).

Quant-à l'autre influence, qui colore les démarches en quête de l'organisation de l'espace, elle vient de l'économie, plus ou moins classique, et ses lois du marché ; la distance devenant la mesure universelle des coûts. Une imprégnation de l'économie marque fortement ce virage.

Document 8 : Extraits de Claval (Paul), L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990) in Les discours du géographe, Staszak (Jean François) dir., série "Histoire et épistémologie de la géographie" L'Harmattan, 1997.

Le rôle créateur de la circulation est révélé, en dehors de la géographie, par les travaux de certains économistes. L'économie spatiale (Ponsard, 1958) se développe depuis von Thünen, dont le grand ouvrage a été publié en deux volumes en 1826 et 1852. Après avoir analysé la localisation des activités agricoles, voilà que cette nouvelle discipline s'attache aux activités industrielles. L'économie spatiale raisonne en supprimant les aspérités de l'espace géographique-, elle suppose une étendue uniforme et également pénétrable, la plaine de transport : il s'agit d'un milieu parfaitement plat où l'on circule avec une égale facilité (ou difficulté) quelle que soit la direction. L'espace est présenté comme une surface qui n'est différenciée que par la distance qui sépare les lieux. La variable-clef de l'économie spatiale est constituée par les frais de transport des biens. Ce sont eux qui expliquent la zonation des cultures en anneaux autour des marchés, ou la localisation des usines au point minimum des transports.

D'autres propriétés de l'espace - l'inégale fertilité, l'inégale difficulté des transports selon les régions ou les orientations - sont réintroduites par la suite. Elles n'altèrent pas le trait fondamental de l'économie spatiale : il s'agit de la discipline qui prend en compte les coûts de déplacement des biens.

*La géographie humaine s'attache aussi aux faits de circulation. Pourquoi ne tire-t-elle alors aucun parti de l'économie spatiale ? C'est que les conceptions que les deux disciplines se font de l'espace sont irréductibles : **la géographie y voit une juxtaposition de milieux locaux, elle admet qu'ils communiquent, mais c'est ce qui se passe au sein de chaque unité qui l'intéresse surtout; l'économie spatiale y voit une surface uniforme où elle cherche à déterminer des points d'équilibre. Pour les géographes, il est important de savoir si deux milieux communiquent, ou restent isolés, pour comprendre leur dynamique interne. L'accent reste placé sur l'évolution propre de chaque milieu. La circulation est un correctif. On ne cherche pas à comprendre à quelles lois elle obéit, et quelles configurations spatiales elle fait naître.***

Document 9 : Extraits de Claval (Paul), Crise et renouveau de la géographie, in Penser la Terre. Stratèges et citoyens : le réveil des géographes, Revue "autrement", série mutations, N° 152-janvier 1995.

La nouvelle géographie

Pour Vidal de La Blache, l'approche géographique impliquait que l'on se penche à la fois sur les rapports que les hommes tissent avec leur environnement - on peut les qualifier de "verticaux" - et sur les relations que les groupes nouent entre eux - et qui apparaissent, par contraste, comme "horizontales". Les leçons de Vidal avaient été imparfaitement comprises. C'est faute d'avoir consacré assez de place à l'étude des faits de circulation que les géographes se trouvent désarmés face aux sociétés à forte mobilité où la circulation des produits est généralisée.

La géographie humaine décrit la répartition des hommes, de leurs activités et de leurs oeuvres à la surface de la terre et cherche à l'expliquer. La différenciation de l'espace tient aux conditions naturelles ; elle résulte aussi de la multiplicité des cultures et des formes d'organisation sociale que l'histoire a créées. L'espace dont les hommes ont pris possession, qu'ils exploitent et où ils vivent est hétérogène. C'est de là que provient l'intérêt des échanges. Ceux-ci permettent de choisir, en chaque lieu, l'activité qui y réussit le mieux ; cela pousse à la spécialisation des productions, mais conduit à l'uniformisation des consommations, des techniques et des connaissances.

La géographie classique n'éclairait qu'une partie de la diversité des distributions et des activités humaines. Elle soulignait le rôle que jouaient les irrégularités du milieu, et tenait compte, dans l'analyse des genres de vie, des héritages historiques, du rôle des migrations et de la diffusion des innovations. Cela suffisait à appréhender les sociétés traditionnelles, mais se révélait insuffisant dans le monde actuel : la mobilité des hommes, des informations et des biens y est devenue un fait central.

Théories, modèles et méthodes quantitatives

La nouvelle géographie jette un éclairage nouveau sur le monde moderne en redonnant aux faits de circulation la place qui leur revient. Elle retrouve la piste ouverte par Vidal de La Blache, mais que ses disciples avaient négligée. Un des promoteurs essentiels des développements des années 50 et 60, Edward Ullman, souligne ce qu'il doit aux derniers travaux de Vidal de La Blache. La nouvelle géographie apparaît davantage comme un retour aux sources que comme une rupture révolutionnaire.

Pour expliciter le rôle de la distance dans la production et l'échange, le nouveau courant puise dans un domaine voisin, celui de l'économie spatiale, des modèles qui expliquent la localisation des activités productives en fonction de la répartition des ressources et des débouchés. Les nouvelles orientations éclairent la formation des régions industrielles, l'urbanisation et l'essor des services. Elles font du

développement un problème central de la recherche. Les lacunes de la géographie classique sont ainsi comblées.

Les transformations qu'apporte la nouvelle géographie ont une dimension épistémologique et méthodologique. La discipline était jusqu'alors marquée par un esprit naturaliste : elle se donnait

pour mission de décrire le monde et de souligner sa diversité, mais ne proposait pas d'interprétation théorique ; la démarche utilisée restait empirique. Les géographes disposent maintenant d'un corps d'hypothèses bien structurées : **les hommes cherchent à rendre leurs activités aussi efficaces que possible ; pour y parvenir, ils essaient de surmonter l'obstacle de l'éloignement. La nouvelle géographie part de l'analyse des choix que les agents économiques opèrent pour y parvenir** ; elle construit sur cette base un corps de propositions enchaînées par des relations précises, c'est-à-dire une théorie ; elle s'emploie alors à la vérifier. Cela explique la place donnée aux procédures statistiques et "quantitatives" par la nouvelle géographie anglo-saxonne ou scandinave.

L'évolution est un peu différente en France. Les orientations nouvelles y sont liées, comme dans le monde anglo-saxon, à la volonté de saisir les faits de relation et de circulation, mais les géographes français sont sensibles aux coûts d'acheminement des informations, alors qu'on ne s'intéresse ailleurs qu'aux charges de transport. Le monde qu'ils appréhendent est diversifié par ses structures politiques ; celles-ci sont affectées par la distance qui pèse sur les coûts de contrôle : le champ théorique qu'ils explorent déborde de l'économie. La différenciation présente de l'espace reflète les conditions culturelles et les héritages historiques. Les chercheurs comprennent l'intérêt qu'il y aurait à prendre en compte l'environnement dans les théories et modèles qu'ils développent, mais ils ne vont guère, en ce domaine, au-delà des déclarations de principe.

À la différence du monde anglo-saxon, le développement de la réflexion fondamentale ne se trouve pas intimement lié en France aux méthodes quantitatives. Celles-ci séduisent en revanche ceux qui refusent l'effort d'approfondissement théorique. Ils ne voient dans les statistiques qu'un moyen d'affiner les typologies et les classements qu'ils ont l'habitude de faire. La dissociation du point de vue théorique et des démarches quantitatives est spécifique de la France.

Quant à la transcription cartographique de ces réalités elle provoque **un aplatissement** de l'objet de la géographie. Les organisations spatiales s'appréhendent par des figures déployées sur un plan, soit un espace à deux dimensions. Par rapport à ce jaillissement concret et vivant qu'est le paysage, ou les volumes prennent tous leurs droits, l'espace, qui n'est révélé dans son fonctionnement que par des productions à caractère cartographique, paraît abstrait, extérieur à notre expérience affective du monde, à notre conscience de l'environnement. Notre corps n'en est plus sa mesure. Si l'organisation de l'espace devient l'objet central de la géographie alors celle-ci, aux yeux de certains, subit un affadissement qui ne manquera pas d'avoir des répercussions désastreuses sur l'intérêt des élèves pour cette discipline... les témoignages se multiplient, *ils n'accrochent pas...* "économisme" et "cartographisme" sont les deux reproches adressés à cette géographie, que l'on rattache systématiquement au nom de Roger Brunet en France dans les années quatre-vingt. Mais dans l'autre sens, et au même moment, ne dit-on pas que les chorèmes ont beaucoup de succès en classe... ?

Le dessin de l'agencement horizontal de ces aires différenciées, flux et pôles hiérarchisés, constitue à proprement parler une représentation conventionnelle de l'organisation spatiale.

3.2 : NE PAS CONFONDRE ORGANISATION DE L'ESPACE ET AMENAGEMENT DU TERRITOIRE.

Qu'est-ce qu'un espace organisé ? Qu'est-ce qu'une organisation spatiale ?

Première interprétation fréquente de "l'organisation de l'espace": il s'agit de l'ensemble des actions d'aménagement qui "organisent" délibérément l'espace. Ceci amène à privilégier les actions organisatrices préméditées, planifiées, finalisées et conduites par un organisateur identifiable. En somme pas d'organisation sans un organisateur en train

d'organiser sous nos yeux, c'est le syndrome du "géomètre", de l'"architecte" ou du "grand horloger" en action : "*l'univers m'embarrasse, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger*" (Voltaire, *Les Cabales*). En France par exemple ce grand "organisateur" de la géographie du pays c'est l'Etat, avec la DATAR pour bras séculier. D'où la confusion entre organisation de l'espace et aménagement du territoire.

Il n'est pas inutile de revenir sur ce concept d'organisation spatiale, devenu central dans la géographie humaine, afin de conseiller de l'envisager comme une réalité qui contient une idée d'ordre, pas forcément idéal ou optimal, une idée de logique, pas forcément la mieux inspirée, une idée même d'intentions, pas forcément contemporaines et convergentes; soit l'espace aménagé au fil du temps par les sociétés dans le but de leur permettre de vivre, de se reproduire et de se développer. On pourrait appliquer à l'organisation de l'espace le concept d'"ordre spontané" tel que défini par Hayek: un résultat de l'action humaine, laquelle est conduite par un mélange de rationnel et d'irrationnel sans exclure une part de fortuit et même d'involontaire, mais pas forcément de desseins humains, c'est-à-dire d'actes prémédités, concertés, cohérents et convergents. L'humanisation de la surface de la terre a conduit à des "oeuvres géographiques" dont l'aléatoire ne peut à lui seul rendre compte, mais il porte une part de responsabilité.

Une organisation spatiale c'est donc une bonne dose de hasard et une bonne dose de nécessité, de quoi faire déborder le verre de Picon-mandarin de César (1/3 de Picon, 1/3 de Curaçao, un petit tiers de... et un grand tiers d'eau). Analyser, décrypter l'organisation spatiale c'est la rendre intelligible. Mais c'est affaire de choix et de regards. Ce sont des lectures et des arrangements *a posteriori* ; le réel n'est pas spontanément conforme à nos catégories mentales et au répertoire de formes géométriques archivé dans notre intellect. Les organisations spatiales n'existent qu' *a posteriori*, car l'ordre est dans nos têtes en fait : *l'ordre et le chaos ne ressortent pas de la nature mais de l'esprit humain* [Peter Haggett, *L'analyse spatiale en géographie humaine*, A. Colin, 1973, p. 12]. En ce sens l'organisation de l'espace est, une fois de plus, **un construit intellectuel**. Ici je cite souvent Lucien Febvre qui a dit "il n'y a pas d'histoire, il n'y a que des constructions d'historiens". Accordez moi, chers collègues historiens, le droit de revendiquer un statut analogue pour **les organisations spatiales, ce sont des "constructions de géographes"**.

3.3 : DEUX EXEMPLES : L'OUEST ARMORICAIN FRANCAIS / L'ORGANISATION SPATIALE DE L'EUROPE OCCIDENTALE.

1^{er} Exemple : Heyraud (Edouard), *Historiens & Géographes* N°315 - Juillet-Août 1987, p. 1419 à 1426 (s'y reporter pour une meilleure lisibilité des figures / le texte est reproduit).

Détermination, région, cartographie et géographie dynamique

La réalisation d'une carte implique un choix, on ne peut TOUT représenter sous peine de franchir le seuil de lisibilité en dépassant les limites de capacité de la perception visuelle. En voulant tout localiser, on arrive à une superposition de faits dont l'accumulation rend inutilisable le document. L'efficacité de la carte dépendra de la sélection opérée.

D'autre part, la carte est une image, une représentation mentale, à la fois abstraction et interprétation d'une "réalité concrète". Elle est la traduction d'une pensée par un langage graphique. C'est dans cette concrétisation d'une pensée (en l'occurrence, géographique) que se posent les questions : **Que faut-il, que peut-on cartographier ? Quel "message" privilégier ?**

À travers notre pratique cartographique, c'est, en fait, notre pratique géographique qui apparaît. La prétendue objectivité de la géographie se matérialiserait-elle dans la carte inventaire ? Malgré sa volonté de s'en tenir aux faits, la carte inventaire peut véhiculer "un non dit", un discours idéologique sous-jacent.

Comment transférer le CONCRET du Paysage où dominent facteurs ruraux et naturels dans l'ABSTRACTION que constitue la Carte en tant qu'espace conçu et non plus seulement perçu ? L'idée "spontanée" a tendance à privilégier dans le paysage les liens entre les facteurs physiques et les facteurs humains en particulier agricoles. **Ces rapports existent, sont-ils déterminants ?**

Pour des élèves sortant du second cycle long (lorsqu'ils ont une opinion sur la démarche géographique) la réponse est affirmative. Comment ne seraient-ils pas confortés dans cette idée quand on constate que l'épreuve de "cartographie" aux concours de recrutement ou d'entrée aux ENS consiste toujours en un commentaire de carte topographique avec étude physique (le plus souvent géomorphologique avec carte géologique) et d'autre part une étude humaine. Cette démarche n'a-t-elle pas comme conséquence sous-jacente une explication de la répartition des activités humaines et de l'organisation spatiale plus ou moins soumises aux "données du milieu naturel" ? Si cet irritant problème du Déterminisme physique [A. Reynaud, 1974, TIGR] tend à disparaître du discours géographique, ne se maintient-il pas fortement dans la pratique cartographique ?

A travers une série de croquis tirés de manuels du 2nd cycle, nous avons essayé de montrer que l'enseignement de la géographie peut ORIENTER la conception de l'espace. L'OUEST français ou QUEL "MESSAGE" FAUT-IL PRIVILEGIER ?

Première Démarche = Mise en relation de facteurs naturels avec des facteurs humains

On peut mettre en relation des facteurs lithologiques, climatiques, de morphologie littorale... et des paysages agraires, des activités agricoles, des types de tourisme et d'activités de pêche...

Ces différentes corrélations peuvent aboutir à une carte de synthèse où l'OUEST, est conçu comme "MARGES OCEANIQUES DU BASSIN PARISIEN" (Doc. B).

Il apparaît :

- que la Région parisienne ne figure pas sur la carte;
- que l'influence dominante est le "Gulf stream" et les flux océaniques d'Ouest ;
- que l'espace est organisé essentiellement d'Ouest en Est du fait de la dégradation des influences maritimes vers l'intérieur ;
- que la division principale oppose le littoral (l'Armor) à l'intérieur (l'Arcoat), où se concurrencent herbages et labours, où l'industrie traditionnelle relayait l'agriculture dans les régions topographiquement défavorisées (hauteurs du bocage) ;
- que l'Armor est largement déterminé par les influences adoucissantes de la mer sur les Côtes-du-Nord à faibles gelées, par le basculement du massif Armoricaïn du Nord vers le Sud, défavorisant les côtes rocheuses septentrionales (tourisme ponctuel et concentré en quelques lieux privilégiés : baie du Mont Saint-Michel, ou de Saint-Malo et petits ports de pêche) au profit des côtes à rias méridionales localisant de grands ports de pêche industrielle et bénéficiant, en plus, d'un ensoleillement plus fort permettant un tourisme de masse et des cultures légumières de plein champs;
- que les phénomènes urbain et industriel sont, dès lors, marginalisés aussi bien dans la légende que dans leur représentation.

C'est incontestablement la démarche la plus familière aux élèves, ils la pratiquent spontanément même si c'est maladroitement. Si cette démarche fausse la conception de l'espace géographique, elle peut avoir l'avantage pédagogique de la mise en place d'un vocabulaire et de définitions. Elle peut être une première approche pour comprendre un espace donné, mais ne peut être que complémentaire.

Deuxième Démarche = Recherche d'une structure socio-spatiale. Qui, régit l'organisation spatiale ?

Le document C (1, 2, 3): l'Ouest, une périphérie industrielle de la région parisienne, permet de poser les questions

QUOI ? = principalement des industries de matériel électrique et électronique d'une part et des industries automobiles d'autre part;

OU ? = on peut souligner l'importance des grands axes de communication rayonnant à partir de la métropole parisienne et contribuant à la promotion industrielle de villes (Le Mans, Caen) ou de petits centres ruraux. Deux formes d'implantation et de diffusion : 1) cas de Lannion : une main-d'oeuvre qualifiée souvent extérieure à la région ; 2) exemple de Moulinex employant dans des tâches d'exécution une main-d'oeuvre féminine peu qualifiée en petites unités de production disséminées dans le Bocage.

POURQUOI ? = Aide de l'Etat à la création d'emploi dans l'Ouest - Attraction d'implantation foncière moins Généreuse qu'en région parisienne - Intérêt pour une main-d'oeuvre rurale, disponible, sans grande tradition ouvrière, "flexible"...

Le document D : l'Ouest, une périphérie de grande métropole, permet de resituer l'Ouest par rapport à la Région Parisienne.

Les liens traditionnels s'organisaient en fonction des vallées (Loire et Seine), à l'écart de ces grands axes l'influence parisienne était ponctuelle et en concurrence avec l'influence anglaise (Mont Saint-Michel Saint-Malo/Dinard).

L'ouverture des grands axes autoroutiers rapproche en temps de nouvelles régions rurales de Paris accélérant la transformation de l'habitat rural en résidences secondaires et reproduisant sous une autre forme la substitution des résidences principales aux résidences secondaires dans les auréoles les plus proches (moins de 100 km) de la capitale.

Cette démarche aboutit à une autre carte de synthèse (Doc. E voir page suivante) l'OUEST UNE PERIPHERIE.

Une région influencée, non plus par le Climat mais par une Métropole.

Les limites de la carte en sont modifiées, l'Ouest apparaît en tant que prolongement de la Région parisienne, il s'agit du facteur dominant, déterminant une organisation de l'espace d'Est en Ouest. Les facteurs physiques ne sont pas totalement occultés, ils ne figurent que comme potentialités dont la mise en valeur dépend avant tout de leur position par rapport aux flux dominants, matérialisés par les grands axes de communication. Les régions rurales et littorales sont présentées comme étant au service de la Capitale. Cette démarche remet en perspective certains éléments évoqués précédemment par exemple : au Nord, les localisations des cultures délicates et des produits frais (primeurs, fraises ...) s'expliquent au moins autant par les possibilités de liaison rapide avec Paris que par la faiblesse des gelées.

Au Sud, la présence des cultures de plein champs et la production de masse de légumes sont à mettre en relation avec l'ancienneté d'une industrie agro-alimentaire liée aux conserveries et à la pêche industrielle.

De même pour les disparités touristiques, les implantations plus anciennes et plus massives aux débouchés de la vallée de la Seine (Deauville, Trouville, Cabourg ...) ou de la Loire (Quiberon, La Baule, Les Sables d'Olonne ...) qui bénéficiaient de conditions physiques apparemment plus favorables risquent d'être concurrencée à court terme par un littoral Nord moins saturé et considérablement rapproché de Paris par autoroute. La hausse rapide et importante du prix des résidences secondaires semblent le confirmer.

On peut aboutir enfin à un schéma spatial s'appuyant sur le Modèle Centre/Périphérie.

Le facteur localisation s'estompe, les facteurs physiques disparaissent au profit **d'une représentation de l'organisation spatiale** où sont figurés essentiellement ;

- des limites (Discontinuités)
- des pôles (Hiérarchie);
- des espaces (Typologie).

On peut évoquer des modèles gravitaires simples (Par exemple celui de Von Thunen et en montre les limites : déformation des auréoles concentriques sous les effets des différences entre distance-métrique d'une part et distance-temps, distance-coût d'autre part, entre espace "au flux" et espace "sous le flux".

Conclusion

La cartographie n'est pas seulement un instrument pédagogique. Elle permet de poser les questions soulevées par une approche théorique de la conception de l'espace géographique chez les élèves du second cycle des lycées ou du premier cycle universitaire.

Quelles réflexions ce travail suscite-t-il ?

Deux présentations d'une réalité.

La première dépeint la succession des paysages et des milieux géographiques de la côte vers l'intérieur, un certain ordonnancement du monde visible selon un gradient et une polarité "océaniques", **une juxtaposition de milieux locaux**, selon la formule de Paul Claval ; démarche conforme à la géographie dite "Vidalienne". Un guide pour le voyageur. Un système d'acteurs et d'actions qui exclut les tensions, les antagonismes et les jeux de pouvoir. La société "unifiée" derrière ses projets n'a eu comme "adversaire", ou "complice", que la nature et a aménagé son espace diversement guidée par les contraintes et potentialités de cette dernière.

Deuxième présentation : **les relations horizontales entre deux ensembles socio-spatiaux**. Elle vise à instruire sur les rapports hiérarchiques entre des aires différenciées. Ici le système d'acteur et d'actions est moins irénique, les faits de pouvoir et de domination sont introduits ; ils indiquent que la société locale n'est pas tout à fait maître de son destin, que des décisions prises **ailleurs** peuvent s'imposer à elle et porter atteinte à sa liberté d'aménager l'espace à sa guise. Ici nous ne sommes plus face à un binôme société (curieusement solidaire)-nature, mais face à un système complexe de relations hommes-hommes dans l'espace et dont l'espace est outil, reflet et enjeu tout à la fois. On n'aide guère le touriste à se repérer. Seule cette deuxième démarche, du moins suivant l'acception récente de cette terminologie, relève de **l'analyse spatiale** et permet d'accéder à **l'organisation de l'espace**.

2° Exemple : Mathieu (Jean-Louis), *Dorsales, arcs :mythes ou réalités*, in *Quelle Union pour l'Europe ?* - Documentation photographique N° 8008, avril 1999 (s'y reporter - Le dossier p. 62-63 - pour une meilleure lisibilité des figures / le texte est reproduit).

Depuis une bonne vingtaine d'années, les géographes cherchent à rendre compte de l'Europe non plus comme d'un simple assemblage d'états, ce qui fut le cas le plus général jusque dans les années 1970, mais comme d'un ensemble territorial global, organisé par des logiques dépassant les frontières. Diverses représentations ont donc été proposées, sortant toutes du strict cadre géographique constitué par les états-membres, pour prendre en compte un espace élargi aux pays d'Europe centrale et orientale et aux marges de la Russie.

De toutes ces représentations, la plus connue est celle de Roger Brunet, parue en 1989 et dont il existe diverses versions modifiées. L'Europe de Brunet s'ordonne autour de la "Mégalopole", dorsale médiatisée ensuite sous l'appellation de "banane bleue", qui court de la Ligurie aux Midlands, s'appuyant au centre sur le Rhin.

Cette "route des marchands", entre Méditerranée et Europe du Nord, s'est constituée avec le renouveau urbain médiéval, les synergies territoriales étant favorisées par le morcellement politique et la dilution des pouvoirs dans ces régions. Hors de la dorsale, la France se développait selon des logiques centralisatrices autour de la région-capitale de Paris. Les espaces et les axes induits, ainsi que les régions méditerranéennes en essor sont définis par rapport à la dorsale, de même que la façade atlantique, désignée comme "Finisterre" dans le commentaire qui accompagne la carte (on ne parlait, en 1989, ni "d'arc atlantique" ni "d'arc méditerranéen").

La perception proposée par Bernard Dézert est plus classique et s'appuie sur une carte réalisée en 1994 (C. du Granrut, *Europe, le temps des régions*). Elle dégage des ensembles régionaux liés par des solidarités géographiques et historiques, comme ceux de la mer du Nord ou de la Méditerranée occidentale et orientale, des arcs, atlantique et alpin, mais aussi des groupes d'états tels les pays nordiques ou ceux du groupe de Visegrad, et des ensembles définis selon des critères plus socio-économiques : régions centrales et diagonale dépeuplée.

Enfin, Jacques Lévy pense l'organisation de l'Europe selon le modèle centre-périphérie et comme un système interactif, ce que les auteurs précédents ne font pas aussi explicitement. La dorsale apparaît, mais elle est placée au même niveau hiérarchique que le cœur, qui fonctionne en réseau entre les grandes métropoles ; des centres plus à l'écart sont aussi figurés comme appartenant aux espaces dominants. Les périphéries sont hiérarchisées selon leur degré d'intégration au centre.

Des conceptions et des intentions spécifiques s'affichent dans ces cartes. Celle de Brunet cherche à rendre compte d'un dispositif géographique hérité de l'histoire et des dynamiques en cours qui le modèlent, celle de Dézert figure l'état actuel du découpage territorial de l'Europe tel que l'auteur le perçoit, mais ne donne aucune piste quant aux logiques de fonctionnement de l'ensemble ; celle de Lévy est, au contraire, plutôt systémique, s'attachant à faire apparaître des dynamiques plus que des aires territoriales singulières. Dans les trois cas, on aboutit cependant à un classement des espaces qui s'ordonnent partir de régions centrales aux frontières variables. Chaque représentation apporte une perception différente mais aucune ne peut prétendre traduire la complexité du territoire européen, de ses divisions et de son fonctionnement. Les responsables politiques ont instrumentalisé la carte de Brunet comme si elle était une image fidèle de l'organisation du territoire, ce qu'elle n'a jamais prétendu être. Ses limites sont connues : la dorsale est en réalité un assemblage d'espaces ayant certes des solidarités fortes mais fonctionnant aussi selon des logiques bien différentes, selon qu'on se trouve à Londres, dans la Ruhr ou à Gênes, elle laisse aussi à l'écart le pôle le plus puissant d'Europe, Paris et sa région, dont le PIB pèse trois fois celui du Danemark, deux fois celui de l'Autriche et excède largement celui de la Belgique ou des Pays-Bas. La carte de Dézert figure des espaces qui ne sont pas définis selon des normes communes et juxtapose donc des objets géographiques différents ce qui constitue un amalgame discutable ; celle de Lévy, enfin, fait apparaître clairement les espaces qui dominent la hiérarchie et ceux qui sont au degré inférieur, mais les classements intermédiaires peuvent être discutés, entre "centre" et "périphéries intégrées" notamment. D'autres visions sont possibles, comme celle du "Ring" des métropoles proposée par Brunet en 1998 ; il faut donc confronter ces figurations nécessairement réductrices, dont les auteurs eux-mêmes soulignent les limites.

Cette question relative à l'organisation de l'espace européen a été débattue, en relation avec les modèles graphiques et leur validité, dans le N° 368 d'*Historiens & Géographes* [Marconis (Robert), *Arcs, dorsales et autres diagonales. Les géographes et l'émergence des nouveaux découpages variables de l'Europe*, p. 289 et s.]. On pourra aussi se reporter à Lévy (Jacques), *Europe. Une géographie*, Carré géographique, Hachette, 1997. p. 124.

Quelle conclusion tirer de ces exemples. À l'évidence les organisations spatiales ne sont pas données, elles impliquent le géographe. Le résultat de l'investigation dépend de la problématique - c'est à dire le corpus des hypothèses de recherche et donc ce qu'on se propose de montrer et qu'on ne montrera peut-être pas - de la manière dont on hiérarchise les faits et de la valeur qu'on leur accorde, des finalités de l'analyse, réfléchir ? agir ? "mais qu'est-ce qu'agir sans réfléchir ?", réflexion prêtée à Charlemagne.

Doc. 10 : Extrait de Lévy (Jacques), *Europe. Une géographie*, Carré géographique, Hachette, 1997. p. 124

Dorsale, Coeur, Centre.

Au sommet, les grandes agglomérations des pays les plus riches et quelques petits états (Suisse, Luxembourg) constituent un premier ensemble qui correspond à la Dorsale augmentée de quelques points d'appui à l'est et à l'ouest, Paris, Vienne, Berlin, Hambourg, Munich : c'est ce que l'on peut appeler le Coeur européen. Cet espace associe, de manière non hiérarchisée, des avantages de proximité (les fortes densités de la Dorsale) et des avantages de taille (la capacité d'initiative des métropoles extérieures). À l'intérieur d'une double ligne Helsinki-Stockholm-Berlin-Vienne-Venise-Florence d'un côté, Birmingham-Rouen-Bordeaux-Madrid-Barcelone, on peut dessiner une aire encore à dominante réticulaire qui comprend à la fois les centres d'initiative bien installés (essentiellement les grandes villes) et quelques lieux émergents qui, grâce à des avantages comparatifs récemment valorisés, se trouvent suffisamment "intégrés" (pour reprendre la terminologie d'Alain Reynaud) au coeur pour pouvoir se comparer aux précédents en puissance d'action et en capacité d'innovation. Les capitales des pays nordiques, Rome, Madrid, Barcelone et la Catalogne en sont des éléments caractéristiques. Cette troisième composante constitue, avec les deux autres, Dorsale et Coeur, un ensemble qu'on peut appeler le Centre européen*.*

Puis vient une première périphérie que l'on peut nommer "annexée" et qui comprend l'essentiel des territoires des Etats ou des régions possédant des points d'appui dans le Centre (pays nordiques, Allemagne, Autriche, France, Royaume-Uni, Benelux, Italie du Nord et du Centre, triangle Madrid-Barcelone-Bilbao) ainsi que les centres principaux des pays moins développés : Lisbonne, Dublin, Athènes et, tendanciellement, les pôles comparables d'Europe de l'Est : Prague, Budapest, Varsovie, Ljubljana. On peut continuer selon le même principe jusqu'aux périphéries "délaissées", telles que les zones les plus reculées de l'Albanie, de la Macédoine ou de la Moldavie, avec parfois une structure se rapprochant d'une situation d'isolat : Trás-os-Montes portugais, Carpates slovaques et roumaines, marches polono-lituanienues, zone arctique. À chaque fois, en variant les indicateurs, on constate la même dominante réticulaire. Les grands centres d'initiative et d'innovation économique, sociale, politique, possèdent le plus souvent un avantage sur les territoires environnants. Dans un système où les distances ne se mesurent pas seulement en kilomètres, la Corse, la Laponie finlandaise ou l'Estrémadure se trouvent, de fait, très loin des lieux "où les choses se passent", tandis que la Dalmatie est plus proche de l'Allemagne ou de l'Autriche que la Slavonie.

4. LE TERRITOIRE

4.1 QU'EST-CE QUE LE TERRITOIRE ?

Voici deux formules qui permettent de comprendre ce qu'on entend par "territoire" :
"Tout groupe social aménage un espace x qui devient un territoire y" [Maryvonne Le Berre 1984, cité par Ch. P. Péguy dans *L'horizontal et le vertical*, Géographiques Reclus, 1996, p. 14] ou encore *"Le territoire c'est le passé des hommes enraciné dans un espace"* formulation dérivée d'une citation de Philippe Aydalot.

En ce deuxième cas, le territoire n'est donc pas seulement l'espace, même aménagé, il est le lien intime qu'une société au fil du temps et par une somme ininterrompue d'efforts d'aménagement, noue avec cet espace ; lien intime que les membres de la société ressentent et partagent.

4.2 LE TERRITOIRE ET SES RELATIONS AVEC MILIEU GEOGRAPHIQUE, PAYSAGE ET ORGANISATION DE L'ESPACE.

A priori, le territoire n'exclut pas les autres objets. On peut dire que **le milieu géographique** exprime la structure verticale du territoire, **l'organisation spatiale** sa structure horizontale et **le paysage** l'incarnation "artialisée" de ces structures.

Le problème c'est que des conflits, des discordances d'échelle peuvent survenir. Le territoire est inséparable d'un sentiment d'appartenance : j'appartiens à des territoires emboîtés, ces territoires "m'appartiennent", en ce sens que je m'y sens chez moi ou plutôt sorti de mon jardin, approprié privativement, je m'y sens chez nous. Ce sentiment d'appartenance est partagé et il nourrit du lien social. Ni la communauté de profession, de religion, de classe sociale,... ni davantage le marché, n'en déplaisent aux libéraux, ne créent **aussi spontanément** (profondément ? : c'est un autre débat) du lien social que le voisinage et, au delà, du sentiment territorial. Autrement dit, le territoire, réalité qui déborde l'espace aménagé, n'existe que par ce double sentiment d'appartenance. Il n'est donc pas un objet propre, une réalité autonome ; sans la relation affective et charnelle qui lie un groupe humain à un ou des lieux, il y a bien des étendues aménagées ou des espaces géographiques mais pas de territoire, le territoire n'existe que dans et par la relation du sujet à l'objet. On pourrait même affirmer, dans une optique très phénoménologique, qu'il est la relation. *"Le monde n'est pas la réalité, il est notre rapport à celle-ci"* [Staszak J.F, op. cit. Doc. 5] ou encore : *"Le monde ne peut être compris qu'en référence à l'homme, et seulement à travers ses intentions et ses attitudes"* [E. Relph cité par Staszak p. 23].

Il y a là une analogie avec le paysage dont on peut se saisir, afin de faire comprendre ce que ce dernier est dans les théories les plus avancées à son égard, en recourant une nouvelle fois aux conceptions d'Augustin Berque [p. 22, 23]. Ainsi s'exprime ce dernier : "*Le paysage est dans le sujet (notre cerveau) comme il est dans l'objet (les choses de l'environnement). Nous reconnaissons les objets qui nous entourent par inférence, c'est-à-dire par une mise en relation du donné optique avec un stock d'informations qui dépendent de notre mémoire et non pas de l'environnement objectif. Notre regard ne se porte pas seulement sur le paysage ; dans une certaine mesure, il est le paysage.*" p. 25.

4.3 LE TERRITOIRE A L'HEURE DES RESEAUX.

Le territoire comme relation partagée tend à régresser, mais pas partout (contraste citadins / ruraux). Le sentiment individuel de l'appartenance à un lieu, appartenance désormais souvent choisie, persiste même à l'heure de l'Internet et de la mondialisation.

L'intérêt du territoire comme fait socio-culturel, dans la compétition économique, est exploré depuis une quinzaine d'années autour des concepts de districts industriels, de systèmes productifs locaux ou localisés, de milieux innovateurs etc... analyses qui concluent à la synergie plutôt qu'à la contradiction du local et du mondial, d'où cet atroce vocable de "glocalisation".

A-t-on encore besoin du territoire se demande Jacques Lévy dans plusieurs de ses écrits, il répond oui, à condition d'en changer la conception qu'on en a eu jusqu'ici en géographie, en reposant la question du rapport identité/espace. Pour le meilleur et pour le pire, le sentiment territorial subsiste, il n'a même pas besoin d'une longue durée pour naître, ni même d'un sentiment positif à l'égard des lieux qui le constituent. Voyez les Cités de nos banlieues, les quartiers difficiles pour les jeunes qui les habitent. Ils ne cessent de proférer leur détestation de ces univers, mais ils affirment vigoureusement en être.

Autre exemple : les Français n'hésitent pas à se dire de Midi-Pyrénées, Champagne-Ardenne ou PACA, ils ont passablement intégré la Région et donné du sens à ce qu'elle recouvre. Pourtant les frontières des 22 Régions métropolitaines sont récentes (Décret du 30 juin 1955 / Arrêté du 28 octobre 1956 établissant la liste des "régions de programme"), l'usage de leur nom ne s'est répandu qu'à partir des années soixante, et la "régionalisation", par la décentralisation administrative, a moins de vingt ans (1982).

Ne pourrait-on alors faire du territoire l'objet ultime de la géographie ? Roger Brunet a parlé pour la géographie de "science des territoires". Le projet est tentant mais il se heurte néanmoins à deux ou trois obstacles :

1 Aux niveaux des entités micro-locales (le quartier), locales (la ville, le "pays" au sens de l'ancien *pagus*), régionales, nationales, le territoire n'est pas vécu de la même manière. Le lien société espace ne s'appuie pas sur les mêmes référents. L'Espace français est le territoire de cette communauté qu'on va appeler la nation. À l'échelle du quartier la "société" de référence c'est le groupe d'habitants liés par une communauté de voisinage, mais au village la relation au lieu ne repose pas sur les mêmes fondements, ni sur les mêmes pratiques de l'espace.

2 Il est des espaces, nombreux, qui n'ont pas spontanément une dimension territoriale : l'Asie du Nord-Est ? qui se sent de l'Asie du Nord-Est ? ou encore "la diagonale du vide", qui prétendrait "habiter et vivre" dans la diagonale du vide ? Les géographes dans leurs découpages plus ou moins arbitraires du monde délimitent des espaces (Asie de l'Ouest, Afrique des Grands Lacs, Aire-Pacifique, Europe médiane, PECO etc...) dont la charge "territoriale" est voisine de zéro [Voir Graphique 3 : Territoires, gradient de territorialité et Espaces, joint en annexes]. Est-ce seulement parce que l'échelle est petite en tous ces cas ? Changeons d'échelle : se "sent-on" du VI^e arrondissement de Marseille ? ou d'Avignon-Sud ? ou d'Aubagne-Nord ?... pourtant les dénominations des sorties d'autoroutes assurent que ces "endroits" existent. Le territoire est bel et bien un phénomène polymorphe et multiscalaire, et le terme est des plus polysémique, donc quelque peu ambigu. Toute portion de surface terrestre n'est pas objet d'un investissement territorial unique et homogène.

3 Enfin si le territoire renvoie plutôt à un espace continu, à une ou des aires, la montée des relations de réseau et des réalités "réticulaires", y compris virtuelles, dans le grand tourbillon de la mondialisation travaille contre les structures territoriales.

L'intérêt néanmoins du territoire c'est qu'il nous oblige toujours à ne jamais envisager une étendue sans le groupe humain pour qui elle a du sens.

Bien que toutes les équivoques soient loin d'être dissipées à propos du territoire, on peut, du moins provisoirement, le tenir pour un concept suffisamment fécond et opératoire pour en faire le pivot de l'enseignement de la géographie. Il n'est en contradiction ni avec le milieu géographique, ni avec le paysage, ni avec l'idée d'espace organisé. **La région**, pour ne pas totalement l'oublier, en est, *dans notre beau pays*, une de ses déclinaisons scalaires les plus manifestes.

DOCUMENTS

Document 1 : Extraits de Robic (Marie Claire), **Milieu, région et paysage géographique : la synthèse en miettes ?** et Tissier (Jean Louis) **La géographie dans le prisme de l'environnement** in Robic (M.C) dir. DU MILIEU A L'ENVIRONNEMENT. PRATIQUES ET REPRESENTATIONS DU RAPPORT HOMME/NATURE DEPUIS LA RENAISSANCE, Economica, 1992 p.

En vingt ans, le terme et la notion d'environnement ont été adoptés et se sont diffusés dans la géographie française. S'agit-il d'un emprunt pur et simple d'un néologisme général ou d'une "acclimatation" accompagnée d'une redéfinition disciplinaire du contenu ? Descripteurs ou mots-clés, thèmes de publication, nous avons essayé de préciser les différents modes d'emploi du terme. Ils traduisent peut-être une tentative collective de relégitimation de la géographie qui, à travers et par l'environnement, s'affirme comme un savoir en phase avec l'esprit du temps, et l'idéologie de la fin du siècle.

1. L'environnement l'habit neuf du milieu

Le terme d'environnement est rare dans le discours géographique classique. Parmi les quelques occurrences notables, il faut rappeler celle présentée dans un court texte d'Albert Demangeon, inédit jusqu'en 1942, et qui devait constituer une introduction à son traité de géographie humaine (cf. ci-dessus, chapitre V) :

"L'expression de milieu géographique est plus compréhensive que celle de milieu physique; elle embrasse non seulement les influences naturelles qui peuvent s'exercer, mais encore une influence qui contribue à former le milieu géographique, l'environnement tout entier, l'influence de l'homme lui-même [..] Ainsi les oeuvres humaines issues de tout le passé de l'humanité contribuent elles-mêmes à constituer le milieu, l'environnement, le milieu géographique qui conditionne la vie des peuples" (Demangeon, 1942, p. 28-.29).

Dans cet usage ancien, il est intéressant de souligner l'équivalence établie entre "environnement" et "milieu géographique". Cette dernière expression étant référée, certes, au contexte disciplinaire - le milieu étudié par les géographes - mais également assortie d'une acception compréhensive - "tout entier" - incluant le naturel et le culturel, et affirmant par là même l'intérêt d'une perspective globale.

Cet usage paraît avoir été oublié ou ignoré quand, au début des années soixante-dix, le terme environnement apparaît dans le discours (les géographes : il est considéré alors comme d'origine anglo-saxonne. En 1970, le Dictionnaire de la Géographie le présente ainsi :

"Le terme est employé, surtout par les auteurs anglo-saxons dans un sens voisin de milieu géographique. Mais il donne lieu à bien des difficultés de définition. Il s'agit du

milieu naturel, mais aussi du milieu concret construit par l'homme, et encore de tout ce qui affecte le comportement de l'homme" (P. 153).

Parmi les savoirs scientifiques qui s'investissent au début des années soixante-dix dans les études sur l'environnement, la géographie dispose d'un acquis notionnel voire conceptuel, celui de milieu. Rares sont les géographes qui récusent cet héritage, et la plupart soulignent l'équivalence des notions. Olivier Dollfus (1970) écrit et précise :

"Dans l'analyse des relations entre l'homme et le milieu il est indispensable d'étudier le rôle extrêmement complexe que joue le milieu créé et secrété par les sociétés sur les sociétés elles-mêmes et les individus qui les composent. L'environnement de l'homme pour de nombreuses collectivités est de moins en moins naturel. La géographie ne délaisse pas l'étude de ces interactions entre l'homme et son oeuvre" (P. 48).

Document 2 : Extraits de Pinchemel (Philippe et Geneviève), **LA FACE DE LA TERRE. éléments de géographie**, U, Armand Colin, 2^e édition, 1992. p. 46

3.3. Les densités de population

L'analyse géographique de la population, quelle que soit l'optique retenue, passe par une mise en relation de la population avec la surface de la Terre par simple localisation ou par un rapport calculé. Le concept de densité de population est de ce point de vue fondamental :

*"[L'étude] de la densité de population entraîne tous les engrenages de l'explication géographique : pourquoi tant d'hommes sur telle surface ? Quelles sont les techniques de production et d'encadrement qui justifient cette densité ? Les conditions naturelles sont-elles en accord avec la présence d'une telle quantité d'hommes sur une certaine surface ? Il est d'ailleurs non moins éclairant de mettre en valeur les désaccords avec les conditions naturelles." Pierre Gourou, *Pour une géographie humaine*, Paris, Flammarion, 1973 p. 153.*

La densité est une indication des capacités "géographiques" d'une population. Elle sert à définir des notions, toujours très relatives et discutables, de sous-peuplement, de surpeuplement.

Document 3 : Extraits de Cépède (Michel), *L'homme et le sol*, in **L'AVENTURE HUMAINE**, Tome 2 : **L'organisation de la planète**, De La Grange-Batelière, 1967. p. 73

L'homme et le sol

L'Homo déjà faber, mais qui ne vit encore que de cueillette, de chasse et de pêche, n'a sur le sol qu'un effet limité. Son avenir est inscrit dans les lois du parasitisme énoncées par Vito Volterra. Certes, l'homme est un prédateur privilégié, car si une des espèces végétales ou animales qu'il utilise vient à disparaître, soit fortuitement, soit qu'elle ait été anéantie par l'homme même, il peut continuer à satisfaire ses besoins en prélevant d'autres proies. Ce n'est donc pas de la population d'une espèce ou d'un petit nombre d'espèces que dépend celle de l'humanité cependant, cette dernière se trouve étroitement limitée quand l'homme est sédentaire parce qu'il lui faut de plus en plus de travail pour capturer les produits nécessaires : au début, l'homme se procure à bon compte une nourriture abondante et variée ; les fruits sont à portée de sa main, les animaux nombreux. Puis les ressources s'épuisent ou se dispersent, et à un moment l'individu n'a plus d'intérêt à se dépenser pour rechercher sa nourriture. La simple considération de l'aspect calorique du problème met en évidence que le bilan est rapidement négatif : au cours de la phase initiale, il suffira par exemple, pour se procurer 100 calories, de dépenser une énergie exigeant la consommation d'une ration de travail de 50 calories mais par la suite, si pour se procurer 100 calories il faut en dépenser 150, l'homme préférera laisser les fruits aux

sommets des arbres, les poissons au fond des eaux et les animaux dans leurs repaires. C'est l'application de la loi des "rendements moins que proportionnels" intervenant bien avant l'agriculture. Comme à chaque quantité de travail dépensé correspond une quantité de produits récoltés qui tend à diminuer, il y aura pour chaque milieu et à chaque niveau des techniques de "cueillette" (chasse et pêche comprises) un point d'équilibre entre les volumes des besoins (ration d'entretien, et ration de travail) et de la "cueillette".

Si nous transposons le cas individuel étudié par la figure I [voir ci-après] à celui d'un groupe, nous pouvons définir une population étroitement déterminée par le milieu. La sous-population active, comme la surpopulation, entraîne, dans cette hypothèse, un déficit alimentaire. Dans le cas d'une population, la ration d'entretien (E) est constituée par la somme des besoins de la population totale au repos, c'est-à-dire des besoins de la population non active et des besoins d'entretien de la population active, tandis que la ration de travail ou de production représente l'ensemble des besoins supplémentaires de la population active en fonction du travail qu'elle fournit.

Si l'équilibre ainsi défini s'établit par diminution de la productivité de la cueillette et augmentation de la consommation, on peut remarquer que les variations saisonnières (par exemple la variation du rapport besoins - produits collectés) entraînent des périodes d'abondance relative et de disette, et l'impression sera que les populations ainsi stabilisées sont non pas à un optimum possible, mais déjà au-delà de la limite maximale.

Tant que les moyens mis en oeuvre par l'homme dans la cueillette sont primitifs, la limitation de l'effort efficace suffira à empêcher une destruction du milieu, la population humaine n'étant pas en mesure de prélever plus que la nature ne peut produire. La densité de la population est très faible et pourtant ces hommes souffrent de la faim dans une nature qu'ils ne sont pas assez nombreux pour dominer : le sort des populations du "désert vert" amazonien nous fait comprendre comment au Paléolithique moyen, où la terre comptait moins d'un million de Néanderthaloïdes, "leur mode d'exploitation des ressources naturelles offrait un rendement si bas que, paradoxalement, avec cette infime population, la planète était déjà surpeuplée" (H. Prat).

Et pourtant, il semble qu'une partie de cette humanité au moins se livrait déjà au nomadisme qui permet au parasite (ou prédateur) de pousser plus loin ses ravages. Dès cette époque, une différence apparaît entre le comportement des nomades, des "peuples de l'espace", et celui des sédentaires, des "peuples du temps", car ceux-là pensent : "Que trouverai-je plus loin ?" quand ceux-ci s'inquiètent : "Que la nature produira-t-elle ici demain ?"

Document 4 : Extraits de Braudel (Fernand), **L'IDENTITE DE LA FRANCE. ESPACE ET HISTOIRE**, Tome 1, Arthaud-Flammarion, 1986.

TROISIEME CHAPITRE

LA GÉOGRAPHIE A-T-ELLE INVENTÉ LA FRANCE ?

Poser cette question inattendue, c'est tout de même reprendre une interrogation de Vidal de la Blache : "La France, demandait-il, est-elle un être géographique ?" Plus sûrement c'est réintroduire le problème ambigu du déterminisme géographique. Or je pense quoi qu'on en dise, que la querelle qu'il soulève a encore besoin d'être vidée.

Certes, les géographes, depuis longtemps, ont déclaré forfait : pour eux, l'élément décisif, ce n'est pas la terre, la nature ou le milieu, c'est l'histoire, c'est l'homme - l'homme prisonnier en somme de lui-même, car héritier, continuateur des actes, faits et gestes, techniques et traditions de ceux qui l'ont précédé sur sa propre terre et en ont modelé le paysage, l'engageant, à l'avance, dans une série de déterminismes rétrospectifs dont il est, au demeurant, rarement conscient.

Personnellement, j'ai toujours été convaincu et effrayé du poids énorme des origines lointaines. Elles nous écrasent. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille tout

attribuer au passé, dans cette genèse compliquée de la France. Ce serait l'extraire ni plus ni moins de sa géographie, de son espace, la déspecialiser. Et ce serait absurde.

Document 5 : Extraits de Claval (Paul), **L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990)** in LES DISCOURS DU GEOGRAPHE, Staszak (Jean François) dir., série "Histoire et épistémologie de la géographie" L'Harmattan, 1997. P89 et s.

La proto-écologie que constitue la géographie humaine à la fin du siècle passé est une science naturelle du milieu pas une science sociale. Les hommes ne sont présents que dans certains aspects de leur existence : l'ensemble des techniques matérielles qui permettent à un groupe de survivre dans un milieu donné.

*Ratzel et ses émules français, Vidal de la Blache en particulier, savent bien que l'étude des faits humains ne peut se contenter d'une telle **vision verticale**. Les animaux et les hommes sont mobiles. Les hommes savent transporter ce dont ils ont besoin et font souvent venir de l'extérieur ce qui leur manque. A l'étude du site doit s'ajouter celle de la situation : le milieu local n'est pas le seul qui compte pour comprendre la vie en un point; il importe de prendre en considération les milieux voisins, puisqu'ils sont mis également à contribution (Ratzel, 1881-1891 Vidal. 1922).*

La géographie humaine qui naît au tournant du siècle associe ainsi deux démarches : l'étude des relations verticales qui se développent au sein de chaque milieu, et celle des relations horizontales qui mettent en relation les milieux [(par le truchement des hommes qui les exploitent évidemment / la relation elle est d'ailleurs entre les groupes). Mais] L'idée de milieu est dominante, celle de circulation complémentaire. La structuration de l'espace provient des traits naturels qui caractérisent le milieu. La circulation permet d'échapper à certaines des limitations des cellules locales, mais elle ne joue pas le même rôle organisateur. Elle souligne la place que tiennent les villes qui, par leurs marchés, assurent le contact entre régions complémentaires - autre aspect de la vie sociale que le géographe considère donc comme pertinent.

*Vidal de la Blache va plus loin que ses contemporains dans l'étude des faits de circulation : il comprend l'importance croissante de la nodalité dans le monde de son temps - d'autres parleront ensuite de lieux centraux. Il ne lui accorde pourtant pas un rôle aussi fondamental qu'à l'environnement. C'est que l'espace qu'il appréhende reste essentiellement celui des sciences naturelles.] - Et le monde qu'il contemple n'est pas encore celui des flux généralisés, mais encore celui de l'ordre éternel des champs, singulièrement en France. La géographie ne veut voir alors qu'**une juxtaposition de milieux locaux, elle admet qu'ils communiquent, mais c'est ce qui se passe au sein de chaque unité qui l'intéresse surtout; tandis que l'économie spatiale y voit une surface uniforme où elle cherche à déterminer des points d'équilibre. Pour les géographes, il est important de savoir si deux milieux communiquent, ou restent isolés, pour comprendre leur dynamique interne. L'accent reste placé sur l'évolution propre de chaque milieu. La circulation est un correctif. On ne cherche pas à comprendre à quelles lois elle obéit, et quelles configurations spatiales elle fait naître.***

Document 7 : Extraits de Veyret (Yvette), Lemaître (Anne) ; **Réflexions sur le paysage : paysage et patrimoine historique**, INFORMATION GEOGRAPHIQUE, n° 5 décembre 1996, Vol 60, p.177 à 183.

Le concept de paysage trouve sa généalogie dans l'art. C'est par la création artistique que se constitue la conscience paysagère qui conduit au début du XXe siècle à l'acception du terme de paysage tel que nous le connaissons.

Le philosophe Alain Roger (1978) a bien montré que jusqu'au XVIII^e siècle, au moins en Occident, l'espace est un "pays" avant que d'être un "paysage", et qu'il faut pour passer de l'un à l'autre l'intervention de l'art. Ainsi se dégage une dualité pays-paysage. Elle répond selon le même auteur à une dualité du type nudité-nu : la nature, comme le corps dévêtu, ne devient esthétique que sous la condition de l'art - modalité désignée par l'auteur sous le vocable maintenant reconnu d'artialisation. Celle-ci peut s'opérer in situ par la mise en scène de la nature par l'architecte, le jardinier, et in visu, par action de l'art sur le regard.]. [La valeur esthétique/artistique est une des grandes constantes du discours sur la protection du paysage. Dès 1901 sont créés les comités de défense déjà évoqués des "beautés pittoresques du plaisant pays de France". La loi de 1906 entend garantir la pérennité "des plus beaux sites nationaux". La conservation qui découle de cette approche est la sauvegarde, la préservation en l'état. Si cela est valable pour les "paysages exceptionnels" définis avec notre regard et notre sensibilité du moment, peut-on envisager une telle analyse pour les "paysages quotidiens" ? Cet attachement à la valeur esthétique née du regard que l'artiste porte sur le paysage engendre couramment des confusions plus ou moins conscientes dans les discours.]

[Quand Le Figaro (1996) affirme que "... Les chemins creux de Pissarro ont été éventrés par les autoroutes ; les plaines vallonnées de Monet, piquées de coquelicots, sont hérissées de pylônes; les bords de Seine où Manet plantait son chevalet près de chez son ami Mallarmé sont gangrenés par une lèpre industrielle..." son propos n'est pas seulement de dire que le champ de coquelicots qui a inspiré Claude Monet appartient au patrimoine au même titre que l'écritoire de Victor Hugo ou la baignoire de Marat. Il exprime en réalité un renversement (qui tend aujourd'hui à se banaliser) : une certaine nature toute entière **est conçue, regardée comme une oeuvre d'art; toute plaine plantée de coquelicots peut être un Monet en puissance. Elle est un Monet. C'est l'art qui sert de référence et de critère à l'identification de la "belle nature" et non plus celle-ci qui inspire l'artiste.** Ainsi l'espace n'existe plus, dans ce type de propos, que comme support de discours et de rêves.

[La valeur esthétique/artistique est une des grandes constantes du discours sur la protection du paysage. Dès 1901 sont créés les comités de défense déjà évoqués des "beautés pittoresques du plaisant pays de France". La loi de 1906 entend garantir la pérennité "des plus beaux sites nationaux". La conservation qui découle de cette approche est la sauvegarde, la préservation en l'état. Si cela est valable pour les "paysages exceptionnels" définis avec notre regard et notre sensibilité du moment, peut-on envisager une telle analyse pour les "paysages quotidiens" ? Cet attachement à la valeur esthétique née du regard que l'artiste porte sur le paysage engendre couramment des confusions plus ou moins conscientes dans les discours.]

[2 - paysage, patriotisme et fonction mémoriale : "le visage aimé de la mère patrie"

Les textes fondateurs de la protection du paysage font une large part aux références au patriotisme. La loi de 1906 pose en préalable que la préservation du paysage doit assurer la pérennité "d'un sentiment inné et pour ainsi dire instinctif.. le patriotisme, (3). La colline inspirée de Maurice Barrès (1913), référence de nombreux discours actuels dénonçant les transformations du paysage français, relève de cette conception du paysage, de la mère patrie et du nationalisme que soulignait Ruskin, cité en conclusion de la présentation de la proposition de loi lors des débats parlementaires au Sénat le 27 mars 1906 : "C'est dans la contemplation de certains horizons familiers que l'on trouvera les sources de plusieurs idées qui mènent le monde et par exemple, les sources même du patriotisme. **Le paysage est le visage aimé de la mère patrie.** Plus cette vision sera belle, plus on aimera la patrie dont elle est l'image. **Cette valeur d'identité** associée au paysage mêle des références au passé, à l'histoire et attribue au paysage une fonction mémoriale. Celui-ci devient un lieu d'enracinement de la société dans le temps et dans l'espace, le lieu des racines de la nation. La dimension nationaliste et ses dérives potentielles ne sont jamais très loin. J. Astie (1912), justifiant la loi de 1906, déclarait : "les beautés du soi de la patrie sont un patrimoine national: elles sont évocatrices d'une longue suite de souvenirs, elles font la fierté d'un peuple,.. -. F. Cachin (1984) rappelle avec raison que 'dans sa résonance terrienne et rassurante, l'inconscient collectif peut

trouver [dans le paysage] un symbole de rassemblement paisible, le décor de la tradition. Image édifiante, image électorale..."]

Document 8 : Extraits de Claval (Paul), *Crise et renouveau de la géographie*, in *PENSER LA TERRE. STRATEGES ET CITOYENS : LE REVEIL DES GEOGRAPHES*, Revue "autrement", série mutations, N° 152-janvier 1995. p. 234 et s.

Théories, modèles et méthodes quantitatives

La nouvelle géographie jette un éclairage nouveau sur le monde moderne en redonnant aux faits de circulation la place qui leur revient. Elle retrouve la piste ouverte par Vidal de La Blache, mais que ses disciples avaient négligée. Un des promoteurs essentiels des développements des années 50 et 60, Edward Ullman, souligne ce qu'il doit aux derniers travaux de Vidal de La Blache. La nouvelle géographie apparaît davantage comme un retour aux sources que comme une rupture révolutionnaire.

Pour expliciter le rôle de la distance dans la production et l'échange, le nouveau courant puise dans un domaine voisin, celui de l'économie spatiale, des modèles qui expliquent la localisation des activités productives en fonction de la répartition des ressources et des débouchés. Les nouvelles orientations éclairent la formation des régions industrielles, l'urbanisation et l'essor des services. Elles font du développement un problème central de la recherche. Les lacunes de la géographie classique sont ainsi comblées.

*Les transformations qu'apporte la nouvelle géographie ont une dimension épistémologique et méthodologique. La discipline était jusqu'alors marquée par un esprit naturaliste : elle se donnait pour mission de décrire le monde et de souligner sa diversité, mais ne proposait pas d'interprétation théorique ; la démarche utilisée restait empirique. Les géographes disposent maintenant d'un corps d'hypothèses bien structurées : **les hommes cherchent à rendre leurs activités aussi efficaces que possible ; pour y parvenir, ils essaient de surmonter l'obstacle de l'éloignement. La nouvelle géographie part de l'analyse des choix que les agents économiques opèrent pour y parvenir** ; elle construit sur cette base un corps de propositions enchaînées par des relations précises, c'est-à-dire une théorie ; elle s'emploie alors à la vérifier. Cela explique la place donnée aux procédures statistiques et "quantitatives" par la nouvelle géographie anglo-saxonne ou scandinave.*

L'évolution est un peu différente en France. Les orientations nouvelles y sont liées, comme dans le monde anglo-saxon, à la volonté de saisir les faits de relation et de circulation, mais les géographes français sont sensibles aux coûts d'acheminement des informations, alors qu'on ne s'intéresse ailleurs qu'aux charges de transport. Le monde qu'ils appréhendent est diversifié par ses structures politiques ; celles-ci sont affectées par la distance qui pèse sur les coûts de contrôle : le champ théorique qu'ils explorent déborde de l'économie. La différenciation présente de l'espace reflète les conditions culturelles et les héritages historiques. Les chercheurs comprennent l'intérêt qu'il y aurait à prendre en compte l'environnement dans les théories et modèles qu'ils développent, mais ils ne vont guère, en ce domaine, au-delà des déclarations de principe.

À la différence du monde anglo-saxon, le développement de la réflexion fondamentale ne se trouve pas intimement lié en France aux méthodes quantitatives. Celles-ci séduisent en revanche ceux qui refusent l'effort d'approfondissement théorique. Ils ne voient dans les statistiques qu'un moyen d'affiner les typologies et les classements qu'ils ont l'habitude de faire. La dissociation du point de vue théorique et des démarches quantitatives est spécifique de la France.